

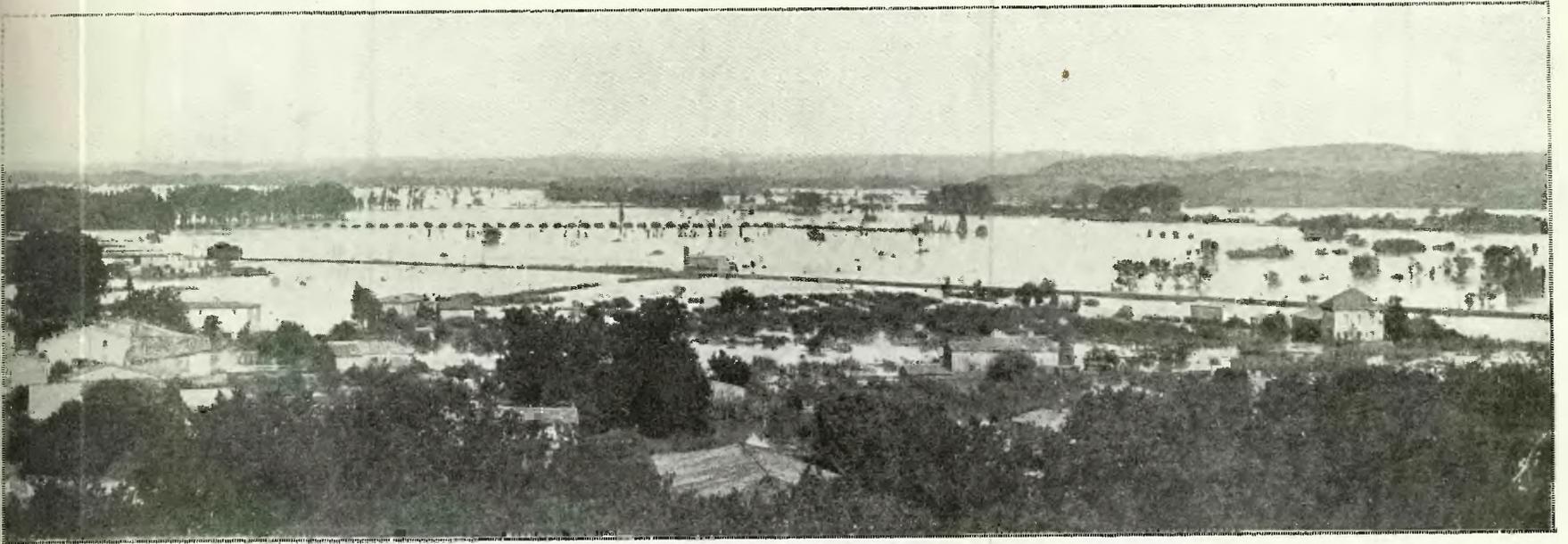
Ce numéro contient : 1^o Une gravure en couleurs hors texte : ODETTE, par Marcel Baschet ;
2^o Le 5^e fascicule du roman de M. Gaston Leroux : LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 5 OCTOBRE 1907

65^e Année. — N^o 3371.



La vallée de l'Hérault inondée.

(La ligne droite qui partage en diagonale cette photographie est la voie ferrée de Pézénas à Paulhan.)
Photographie prise, du clocher de Pézénas, le 26 septembre par M. H. Riquet.



La voie ferrée emportée par l'Hérault, près de la station de Campagnan (ligne de Montpellier à Bédarieux). — *Phot. Cochet.*

LES INONDATIONS DANS LE MIDI

Voir l'article et les autres photographies, pages 219, 220 et 221.

NOS SUPPLÉMENTS DE THÉÂTRE

Nous pouvons annoncer dès à présent la publication, dans *L'ILLUSTRATION*, des pièces suivantes qui sont ou seront représentées, pendant la saison 1907-1908, sur les grandes scènes parisiennes :

Comédie-Française :

L'Amour veille, par G.-A. DE CAILLAVET et ROBERT DE FLERS.
L'Autre, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE.
Les Deux Hommes, par ALFRED CAPUS
Le Foyer, par OCTAVE MIRBEAU et TH. NATANSON.

Odéon :

L'Apprentie, par GUSTAVE GEFFROY.
Les Plumes du Paon, par A. BISSON et J. BERR DE TURIQUE.
Ramuntcho, par PIERRE LOTI.
Reines de rois, par LÉON HENNIQUE et J. GRAVIER.
La Malmaison, par HENRY HOUSSAYE et AMÉDÉE CORDIER.
Son Père, par ALB. GUINON et BOUCHINET.

Renaissance :

Samson, par HENRY BERNSTEIN.
L'Emigré, par PAUL BOURGET.

Vaudeville :

La Femme nue, par HENRY BATAILLE.
Le Nid, par MICHEL PROVINS.
Un divorce, par PAUL BOURGET et CURY.

Gymnase :

L'Eventail, par ROBERT DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET.
Le Faux Pas, par ANDRÉ PICARD.

Théâtre Antoine (direction Gémier) :

La Sacrifiée, par GASTON DEVORE.
La Route du bonheur, par ROMAIN COOLUS.

Théâtre Réjane :

Qui perd gagne, par ALFRED CAPUS.
La Timbale, par G. LENÔTRE et F. VANDÉREM.
Madame Sans-Gêne, par VICTORIEN SARDOU et E. MOREAU.

Porte-Saint-Martin :

L'Affaire des poisons, par VICTORIEN SARDOU.

Théâtre Sarah-Bernhardt :

La Belle au Bois-Dormant, par J. RICHEPIN et HENRI CAIN.

Athénée :

Monsieur de Courpière, par ABEL HERMANT.

COURRIER DE PARIS



N'ayant pas, depuis plus d'un mois, eu de nouvelles de l'Homme-qui-lit, je me demandais sérieusement s'il n'était pas malade ou s'il n'avait point succombé à quelque méningite occasionnée par les excès de sa manie quand je l'aperçus hier au Cercle, abîmé dans un de ces fauteuils anglais qui vous englobent comme un bain de siège. Ce n'était point au salon de lecture, et l'Homme-qui-lit ne lisait pas. Que se passait-il ?

— Eh quoi ? lui dis-je en l'abordant, vous vois-je les mains vides ? Vous ne tenez pas ouvert, comme d'habitude, entre vos doigts et votre pouce énergique, un de ces attachants bouquins que vous dévorez tout contre votre visage d'un œil aigu, détrousseur, et qui court les pages, qui les perce comme pour y embrocher la pensée ? Et vous n'avez point, près de vous, une chaise branlante chargée de provisions brochées de toutes couleurs, de toute espèce et de tous formats, dont les piles bougent quand vous tousssez ?

— Non, fit-il, hélas ! non. Je suis, jusqu'à nouvel ordre, à la portion congrue. Depuis quelque temps, j'avais d'étranges nausées d'esprit, des aigreurs intellectuelles, ou bien c'était comme des tables de matières dans la tête. J'ai consulté. Il paraît que je lisais trop.

— Voilà un an que je ne cesse de vous le répéter.

— Mon médecin m'a prescrit, non point la diète absolue (il savait qu'il me serait impossible de l'observer), mais un jeûne assez sévère.

— C'est-à-dire ?

— Un volume par jour. Pas plus.

— Plaignez-vous ! Pour beaucoup, ce serait l'indigestion.

— Oui. Mais pour moi, que l'on pourrait appeler, comme au moyen âge Vincent de Beauvais : « le mangeur de livres », *librorum helluo*, un

ouvrage ne fait qu'une bouchée. Ce n'est rien. Songez donc ! Défense expresse de lire en me débarbouillant, en faisant ma toilette, en m'habillant, me chaussant... et aussi en ce clair réduit que je ne puis nommer, mais où l'on est cependant si naturellement installé pour parcourir le penseur, feuilleter le moraliste, le faiseur de maximes lapidaires et de courts morceaux... Ne vous offusquez pas ? Le vrai liseur utilise, sans sottise honte, les plus prosaïques nécessités de la vie. Avec lui, rien ne se perd. Défense également de lire à table, en marchant, chez le coiffeur, en voiture, au lit.

— Taisez-vous ! C'est navrant.

— Je n'ai la permission de lire qu'une heure, dans l'après-midi, de cinq à six, allongé, la nuque soutenue, à condition de tourner le dos à la lumière, de ne pas trop lever les bras et de m'arrêter à la plus petite impression de fatigue. Ah ! je commence à croire, mon ami, que je suis bien bas vieillard et que je m'achemine vers le petit chariot traîné par un attentif serviteur à talons plats qui porte, passé dans son coude, le rond de caoutchouc bienfaisant dans lequel, pour le gonfler, on souffle ainsi qu'en une cornemuse.

Il s'arrêta une seconde, abattu par cette vision, puis il reprit :

— Aussi, suis-je débordé ! Les livres chez moi s'amoncellent. Il y en a partout, jusque dans mes tiroirs et parmi mon linge, et sur le parquet. Comment ferai-je pour rattraper un tel arriéré ? Je voulais m'offrir *la Peur de l'Amour*, d'Henri de Régnier, je n'en ai pas encore trouvé le temps, bien que ce roman ait paru au début de la belle saison, et j'en suis au regret, car on m'a dit qu'il est délicieux et tragique, et se passe à Venise, ville que j'adore entre toutes.

— Vous y avez été ?

— Sans doute, à maintes reprises. Il le faut, pour en avoir une idée juste, nuancée et profonde.

— Etiez-vous seul ?

— Jamais.

— Avec une femme ?

— Quelquefois. Plus souvent avec des amis. Vous les connaissez tous, d'ailleurs. J'y ai été avec Bembo...

— Ah ! ça ne date pas d'hier ! Vous parlez donc latin ?

— Je le lis. J'y ai été avec Saint-Réal, avec Otway, avec Shakespeare, avec Byron. J'y ai été avec George, avec Alfred, avec Théophile, avec Maurice.

— Qui sont ces petits noms ?

— Sand, Musset, Gautier, Barrès... Etes-vous obtus !

— Excusez-moi. Je vous entends. Mais avez-vous été, en personne, à Venise même ?

— Pour déflorer mes chères sensations et mes sentiments précieux ? Non. Je la connais pourtant, la ville d'amour et de mort, mieux que vous qui croyez la connaître mieux que moi. Je suis donc bien ennuyé de n'avoir pas pu y errer une fois encore avec Henri de Régnier qui a déjà, sur cette adorable reine agonisante, écrit des notes d'une exquise tristesse. J'aurais désiré également lire en entier le tome II de *l'Avènement de Bonaparte*, par M. Vandal, qui restera l'historien le plus complet, le plus pittoresque et le plus exact de la période consulaire. J'y avais jeté les yeux d'abord et m'y étais aussitôt enfoncé, quand le malheur voulut que mon médecin me surprit dans cette passionnante occupation. Il me trouva la pupille dilatée, la pommette en feu, le pouls battant la charge. Il se fâcha : « Le Petit Caporal vous excite trop, me dit-il, et Cadoudal vous donne la fièvre. Je vous les interdis pour l'instant. » Je dus lui obéir, quoique furieux.

— Mais j'espère bien qu'aussitôt après son

départ vous ne vous en êtes pas moins précipité sur le livre défendu ?

— Mais non !

— Pourquoi ?

— Parce que ce gremlin de docteur l'avait emporté pour le lire ! A chacune de ses visites il me raconte avec enthousiasme : « C'est une œuvre étonnante, d'une sûreté de vues et d'une valeur historique absolument remarquables. Vous verrez quel plaisir intense et nourrissant vous allez bientôt avoir ? » C'est ainsi qu'il me fait prendre patience. Je pense, dans une quinzaine, pouvoir enfin me jeter dessus. Et que d'autres ouvrages instructifs, amusants, délicats, austères, attendent pêle-mêle chez moi que mon couteau à papier de bois jaune glisse entre leurs pages et les coupe avec tendresse ! Il y a là *les Sentiers de l'Amour*, d'Albert-Emile Sorel, dont *Peut-Être*, son précédent livre, m'a laissé, l'année dernière, le souvenir d'une chose un peu tourmentée, mais de souffrance délicate, et *Pour la vie et pour l'Amour*, de Georges Beaume, l'honnête, charmant et laborieux poète en prose du Languedoc.

— *Peur de l'Amour ! Sentiers de l'Amour ! Pour l'Amour !* m'écriai-je malgré moi. Que d'amour !

— Oui. C'est encore à la mode. Le sujet n'a pas trop vieilli. Et il y a *le Boulevard*, d'Ernest La Jeunesse, dont il suffit d'avoir goûté un des innombrables articles qu'il prodigue au *Journal* ou ailleurs, et qui sont toujours des petits chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce, d'émotion vraie et point uniquement littéraire, pour être assuré que son dernier roman doit contenir d'excellentes pages. Enfin, les grands yeux noirs de la princesse Christine Trivulzio-Belgiojoso m'attirent avec beaucoup de force, et ce n'est pas sans une curiosité sympathique et presque amoureuse — encore de l'amour ! — à mon âge et dans l'état où je suis, quelle horreur ! — que je me promets de connaître son histoire écrite par M. Remsen Whitehouse. Après quoi, je ne manquerai pas le volume de M. Henry Bordeaux : *l'Ecran brisé*. Suivez-vous M. Henry Bordeaux ?

— Avec beaucoup de satisfaction et sans fatigue, quoiqu'il aille vite. Jeune encore, il occupe déjà, au premier rang de nos romanciers, une situation qui ne fera que grandir, parce que l'on sent dans tous ses loyaux et très purs récits une droiture familiale qui est la marque de son simple, courageux et personnel talent.

— Je pense comme vous sur son compte. Est-ce tout ? Hélas ! non, il me serait encore infiniment agréable, en compagnie du splendide écrivain qu'est monsieur...

Je ne pus m'empêcher de l'arrêter.

— Assez ! c'est une plaisanterie ! Vous ne me parlez que d'ouvrages que vous n'avez pas lus, ou que vous souhaitez lire... Ne pouvez-vous, au moins, me dire un mot, si rapide soit-il, de quelques-uns que vous auriez lus, puisque votre anémie cérébrale vous permet cependant d'avaler un volume par jour ?

— Ne vous fâchez pas ? soupira-t-il d'un ton dolent, vous me feriez m'évanouir. Je vais vous contenter. J'ai lu le *Théâtre de poche* de M. Jacques Normand. On est parfois souverainement injuste pour cet aimable et spirituel rimeur. D'accord, c'est un « petit poète » souriant, qui va, trotte, fait son menu chemin, mais il a son grain de poésie, d'observation malicieuse et fine et de bon sens narquois, qui germe et donne sa fleur. On aurait bien tort de dédaigner une petite muse, une musette, parce qu'elle a le vol léger d'un pinson. Si le ciel du Parnasse n'était sillonné que par des aigles, il serait d'une majesté bien olympienne. Il faut que se déploient, sur le champ d'azur, des ailes de toutes les grandeurs. Tenez ? voici M. Gabriel Nigond...

— L'auteur du *Dieu Terme* au Théâtre-Français ?

— Oui, un poète d'un tout autre genre qui, après avoir publié naguère en demi-patois morvandiau un recueil de récits qu'il intitula : *Contes de la Limousine*, nous présente aujourd'hui une seconde série de ces légendes gonflées de suc. Je vous les recommande instamment. Pas une qui ne soit un petit poème d'une douceur émouvante et futée. L'inspiration, d'un charme matois, d'une sensibilité très vive et extrêmement tendre, sans cesse renouvelée et comme mouillée de larmes évaporées, aussitôt y coule, tout au long des pages, avec une fraîcheur de source. Je voudrais, si nous étions seuls chez moi, au lieu d'ici dans le salon du club, vous lire tout haut quelques-uns de ces morceaux qui vous raviraient : *le Forgeron*, *la Lizette*, *les Drôles*, et d'autres encore.

— Inutile, je les connais et les admire comme vous. Mais, sans vous offenser, je préférerais qu'ils me fussent dits par l'auteur lui-même que j'ai eu le plaisir d'entendre et qui « interprète » à miracle ces jolies-jolies choses.

Depuis deux minutes, l'Homme-qui-lit ne m'écoutait plus que d'une oreille morte.

— Excusez-moi, cher ami, me dit-il en me tendant une main cordiale qui me congédiait, mais voici l'heure où cet animal va prendre son repas quotidien.

— Je vous laisse. Quel est le menu ?

Il avait sorti des profondeurs du « bain de siège » en cuir deux volumes dont il m'énonça les titres : le tome II des *Mémoires de M^{me} de Boigne* et *Souvenirs d'hier*, de Fernand Laudet. Je vous en parlerai bientôt.

Je m'apprêtais à lui dire adieu. Il *buvait* déjà.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

CHEZ LES INONDÉS DU MIDI

Un de nos collaborateurs qui, dès les premières heures de l'inondation du Midi, se trouvait par hasard dans l'un des lieux sinistrés nous adresse l'intéressante lettre que nous publions ci-dessous et qui

explique clairement les causes d'une catastrophe aussi soudaine :

Saint-Pons-de-Mauchiens, 1^{er} octobre.

Sous un épais rideau de saules, d'aulnes et de peupliers blancs, l'Hérault, la jolie rivière, clapote doucement contre les berges moussues ; son lit n'est pas bien large et cependant les eaux, peu profondes, n'arrivent pas à le remplir. De distance en distance, de vieux, très vieux moulins, aux formes féodales, sont audacieusement jetés en travers de son cours ; une digue, obliquement tracée, rabat vers eux tout juste assez d'eau pour faire tourner leurs meules et, par les jours de canicule, on a l'impression que le grand soleil éclatant va tout d'un coup avaler la toute petite rivière qui fuit timidement sous les ombrages comme pour se dérober à son étroitesse.

Le voyage n'est pas long, des Cévennes où elle naît à la Méditerranée où elle meurt ; par des monts tout pelés et calcinés, elle s'ouvre malaisément un passage, luttant et se tourmentant contre les rocs ; elle franchit les gorges désolées de Saint-Guilhem et, tout d'un coup, au sortir d'un paysage de tristesse et de misère, voici la plaine riante et fertile, voici les mille villages aux maisons tout agglomérées, voici les oliviers, les amandiers, les figuiers et surtout les vignes, des vignes innombrables dont la région tout entière est couverte. Après Aniane, c'est Gignac et Lavagnac et Montagnac, la contrée des *gnac* où Molière promena ses misères de comédien errant. Puis, tout près de la mer, Pézénas et Florensac, la terre des souvenirs et des antiquités gréco-romaines.

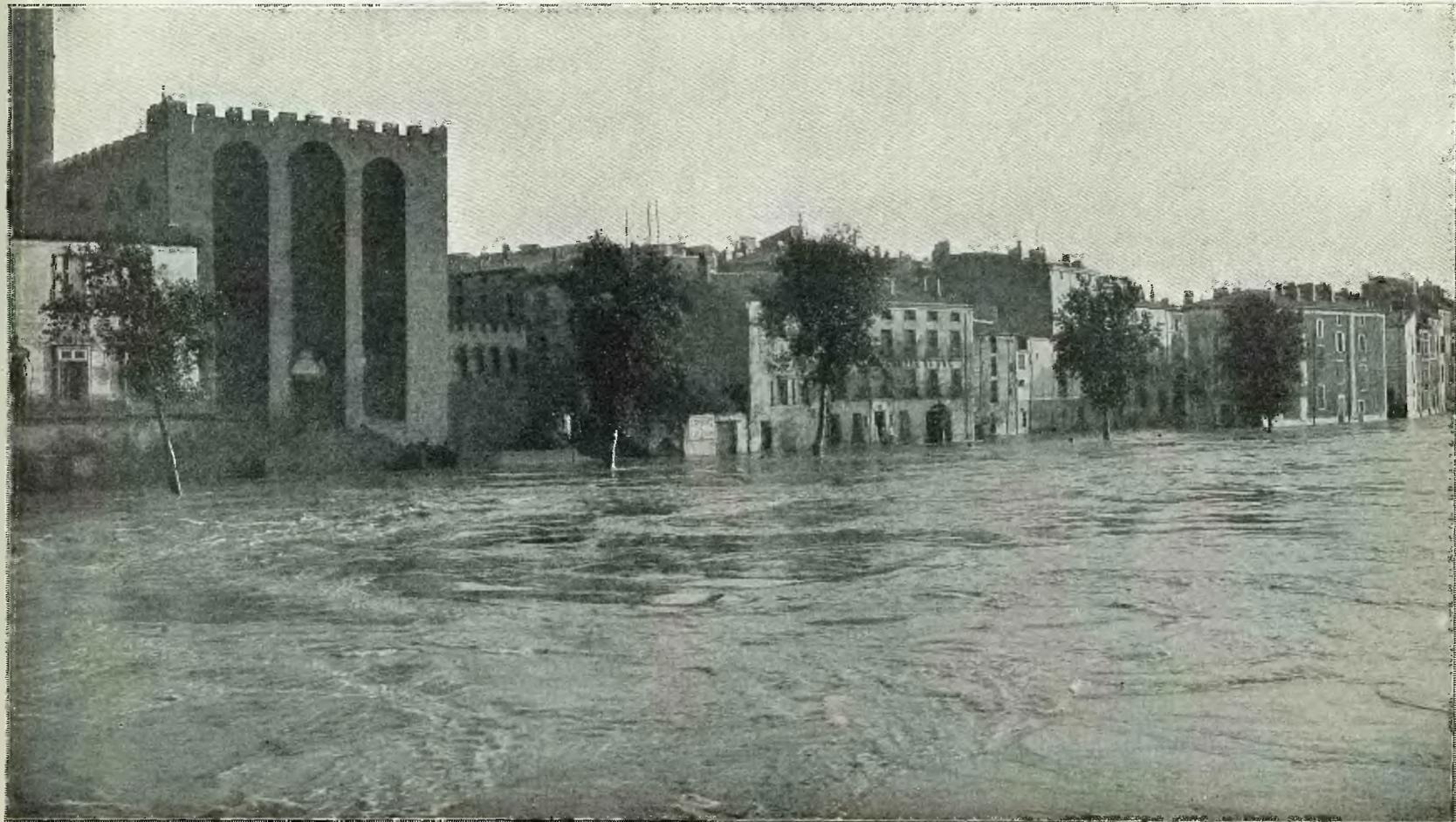
Parmi ces bourgs et ces vieilles cités, les uns, le plus grand nombre, se tiennent à une sage distance de la rivière : le voisinage de cette eau les effraye et, cependant, dans ce pays de sécheresse, le voisinage de l'eau, c'est non seulement le charme, les ombrages plus touffus et plus frais, les verdure, les fleurs, mais c'est aussi la richesse, la fertilité du sol considérablement accrue. D'autres, au contraire, les audacieuses, les folles, cèdent inconsidérément à l'attrait de ses rives ; elles placent leurs maisons tout près d'elles ; durant les longs étés sans pluie, elles jouissent de tous les bienfaits que leur dispense la rivière prochaine. Mais qu'un orage éclate dans les Cévennes ravineées et déboisées, sur les parois de ces monts si glissants, si lisses, pas une goutte d'eau n'est égarée ; le ruisseau qui serpentait misérablement là-bas parmi les fentes rocheuses s'enfle subitement ; il emplit la vallée tout entière, et, quand il arrive dans la plaine, ses flots, que plus rien ne retient, inondent les vignes, détruisent les routes,

ébranlent les ponts. Les villages riverains sont presque toujours surpris par la soudaineté de la crue ; l'Hérault pénètre dans les maisons, dans les celliers, il entraîne pêle-mêle les chaises, les bahuts, les charrettes et les tonneaux.

Ce qui a rendu particulièrement terrible l'inondation des jours derniers, c'est que non seulement l'Hérault, mais aussi tous ses affluents, ont débordé, sont sortis, pour parler comme les gens du pays. Or, ces prétendus affluents ont pour caractère essentiel de ne presque jamais *fluer* ; eux qui sont sans eau onze mois sur douze étaient devenus, l'autre semaine, de vrais torrents dévastateurs. Le petit ruisseau d'Aniane a effondré des murs sur plusieurs kilomètres ; il a démolé des files entières de maisons ; une bergerie se trouvait sur son passage, il en a emmené tous les moutons qu'il a roulés et noyés dans les vignes voisines. À Pézénas, un autre ruisseau, qu'un enfant de cinq ans enjambrerait sans peine, a presque coupé en deux la ville. Dans une cave de la région, un foudre, une énorme barrique de 350 hectolitres, pleine de vin, fut enlevé, comme un fétu, transporté à quelques centaines de mètres plus loin, éventré contre un amas de pierres, si bien que les eaux du torrent devinrent toutes rouges de vin.

Des troupes de vendangeurs ont été cernées dans les vignes, et il a fallu, pour les sauver, explorer, en nacelle, toute la basse plaine, entre Florensac et la mer. D'un bout à l'autre de cette riante vallée, c'est maintenant la tristesse et la désolation. Car, dans toutes les vignes inondées, la récolte est complètement perdue ; les eaux limoneuses salissent et gâtent irrémédiablement les raisins ; ce ne sont plus les grappes noires et appétissantes qui pendaient aux ceps, c'est un amas gluant d'herbes, de feuilles et de boue que la main de la vendangeuse ne prendra plus la peine de cueillir. Les coteaux ont échappé à l'inondation, mais ils n'échapperont pas au désastre : la pluie, qui depuis une semaine dure, est en train de pourrir tous les raisins.

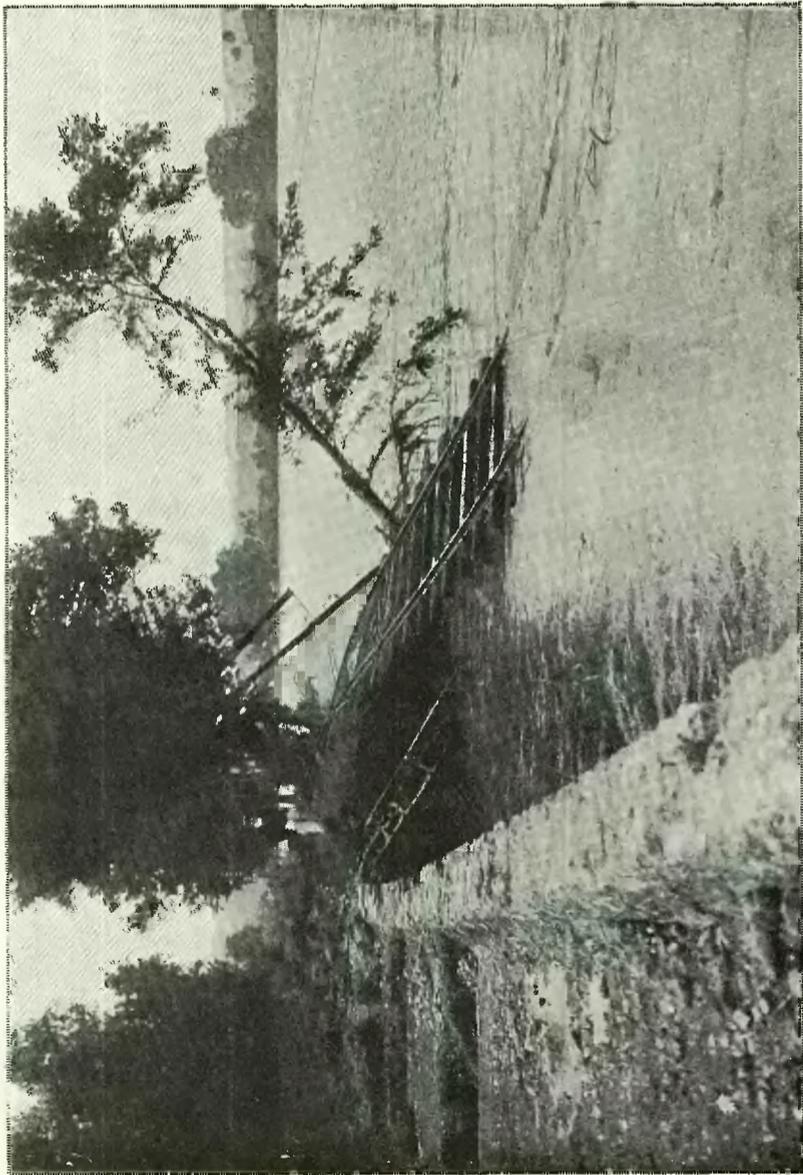
Il faut parcourir la région pour bien sentir toute l'étendue de ce malheur. M. Fallières est rentré navré de son excursion à travers ces villages si éprouvés, parmi ces vigneron qui, lorsqu'ils font du vin, n'arrivent pas à le vendre, et voient, lorsqu'ils ont enfin quelque espoir de vente, une brusque catastrophe anéantir cet espoir. Après la mévente, l'inondation : des années de travaux et d'efforts sont de la sorte perdues. Il ne sert à rien d'avoir vaincu le *phylloxera* et l'*oidium* et le *mildew*, tous les ennemis de la vigne. On ne devra plus dire désormais : malheureux comme une pierre, mais plutôt : malheureux... comme un vigneron méridional !



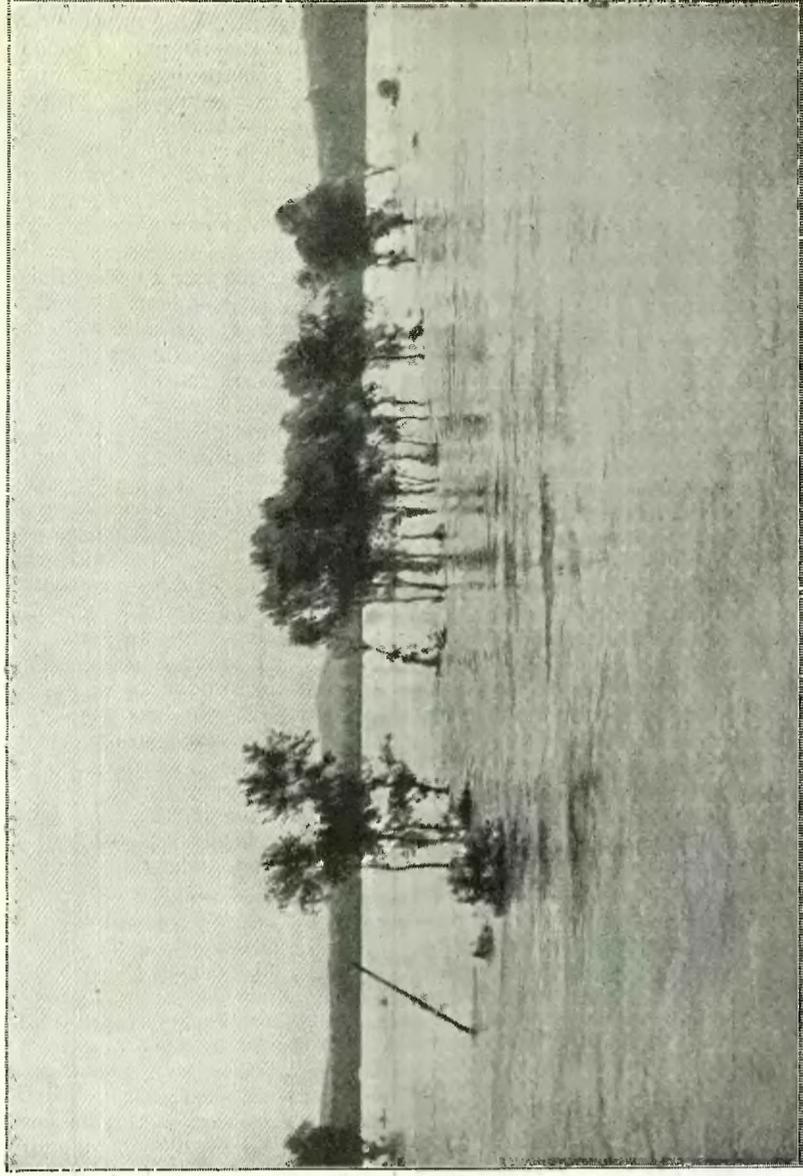
LES INONDATIONS DANS LE MIDI. — L'Hérault débordé à Agde. — Phot. Cochet.

Voir, à la page suivante, les autres photographies.

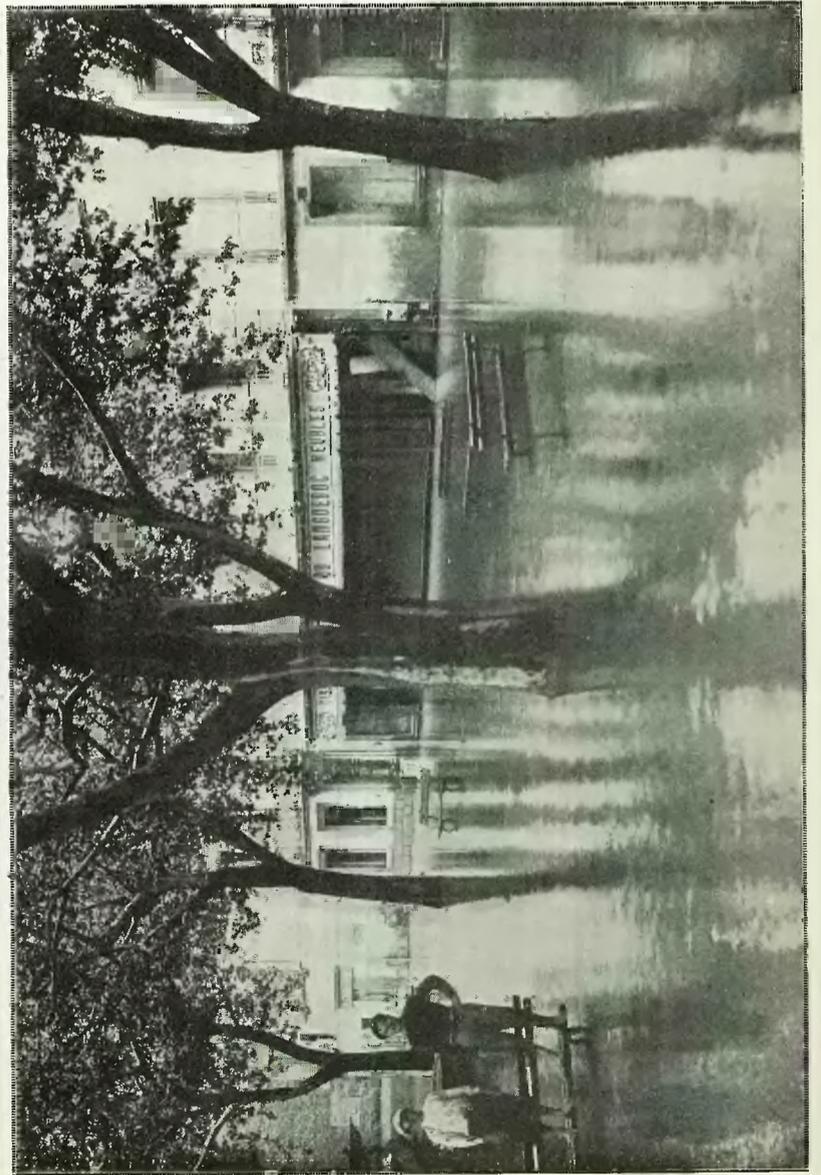
LES INONDATIONS DANS LE MIDI



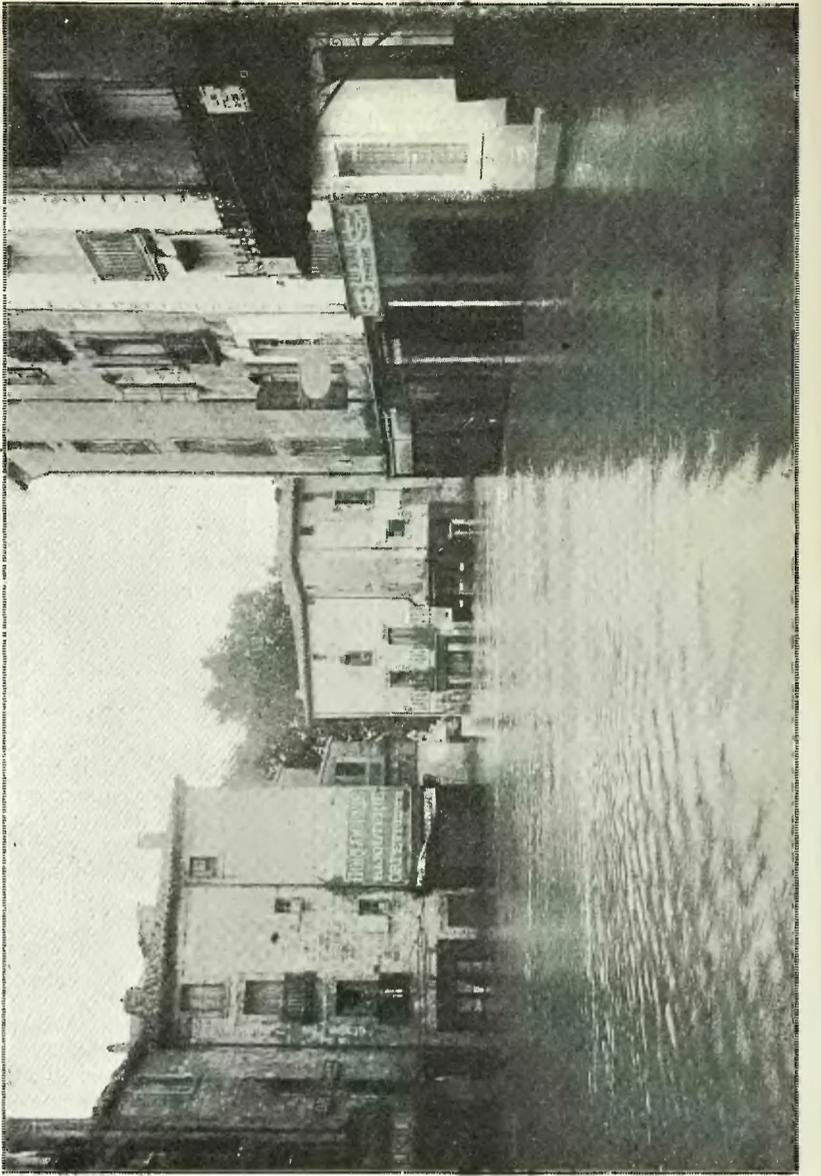
La voie ferrée de Pézénas à Montagnac. — Phot. A. Gazagnas.



La plaine entre Saint-Thibery et Florensac. — Phot. M. Foss.



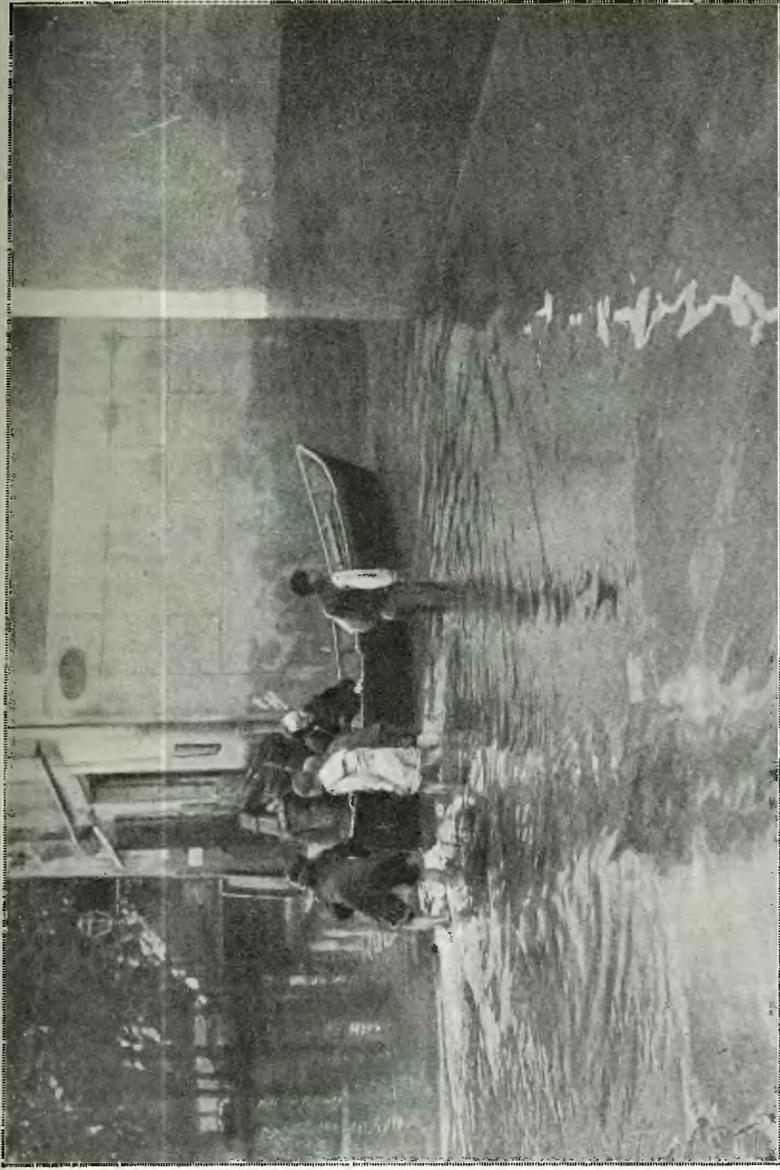
A Agde : la place de la Marine. — Phot. Cochet.



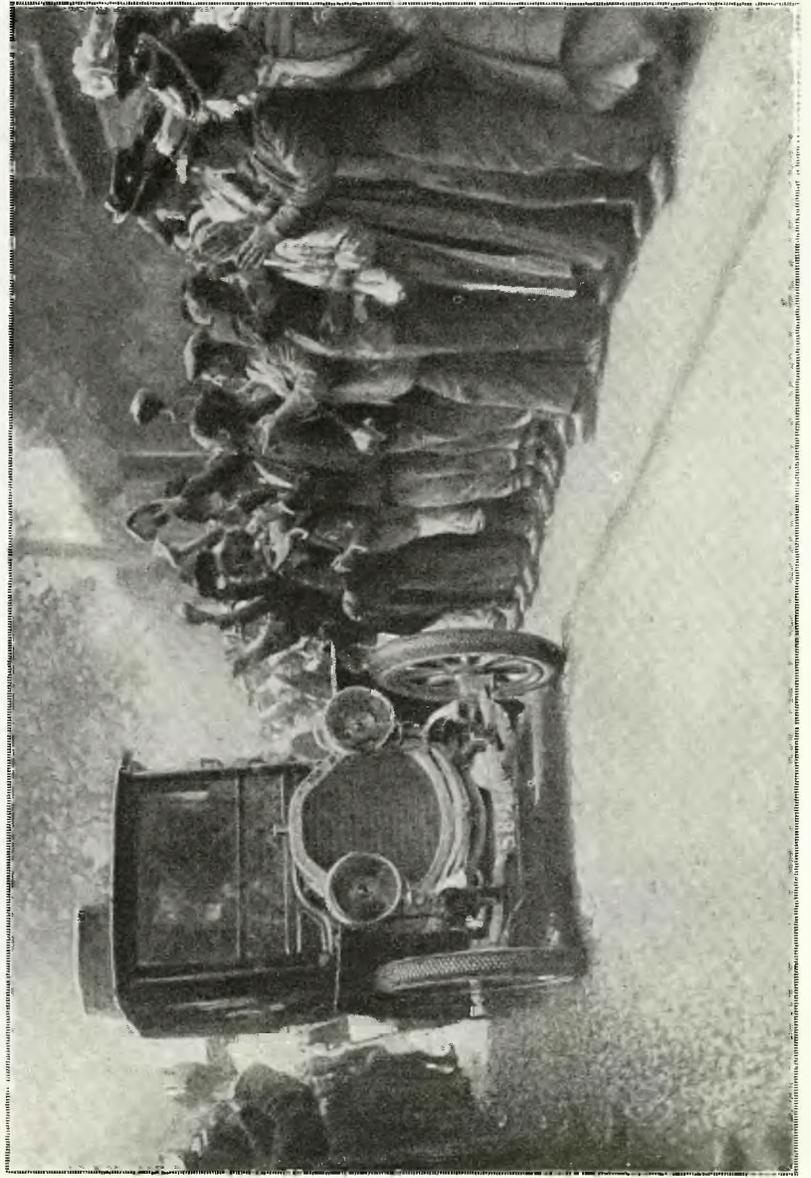
A Pézénas : le marché des Trois-Six. — Phot. F. Cassan.



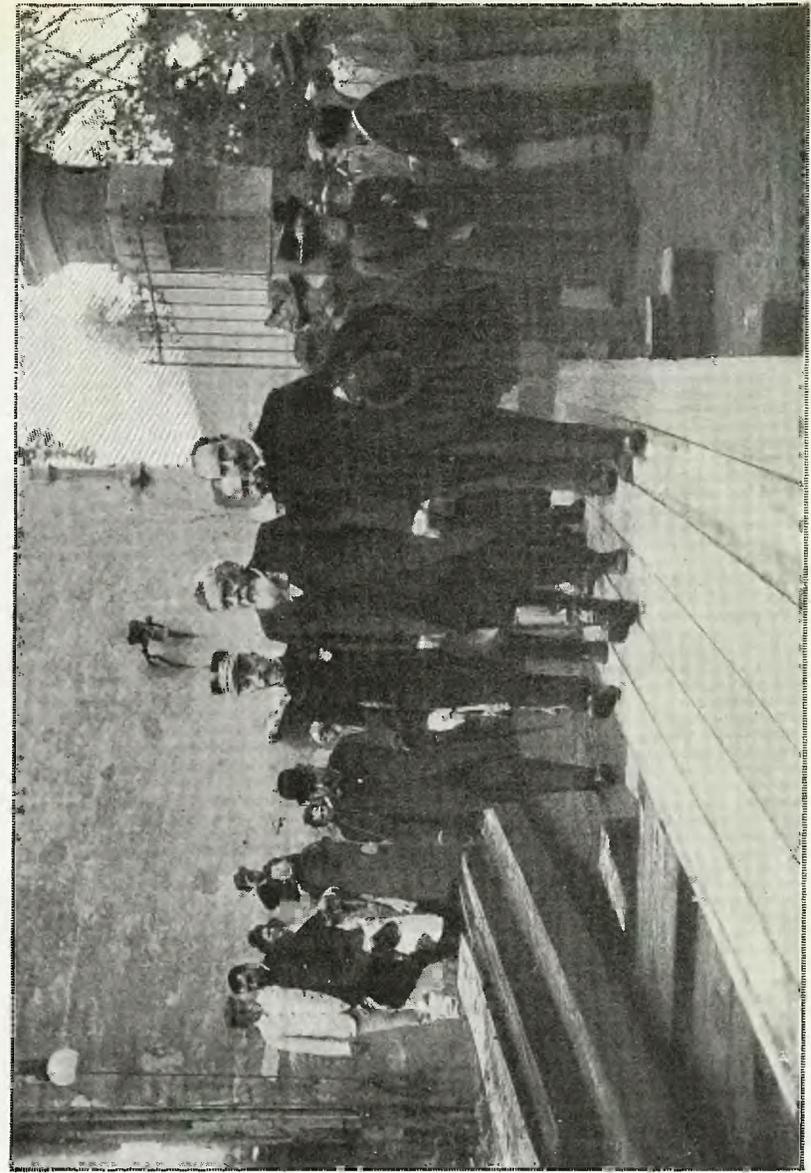
A Servian, ruines d'une maison écroulée — Phot. L. Bayet.



A Agde : sauvetage d'une vieille femme.



Sur la route : les acclamations au passage de l'automobile présidentielle.



M. Fallières allant visiter l'usine Martignier, détruite par l'inondation, à Agde.



L'incendie du camp de Sidi-Brahim.

A CASABLANCA

L'AFFAIRE DE SIDI-BRAHIM-EL-KADMIRI

Nos correspondants, MM. Réginald Kann et Hubert Jacques, qui assistaient tous deux à la prise du camp de Sidi-Brahim, nous ont envoyé les photographies reproduites ici, et auxquelles M. R. Kann avait joint la relation très précise qu'on va lire :

L'affaire du 21 septembre, au cours de laquelle le général Drude s'est emparé du camp de Sidi-Brahim-el-Kadmiri, a été la reproduction presque absolue de celle de Taddert. Pourtant la tentative de surprise a échoué et les résultats obtenus ont été conséquemment inférieurs. L'opération présentait d'ailleurs des difficultés plus considérables, en raison de l'éloignement de l'objectif, situé à environ 20 kilomètres de Casablanca.

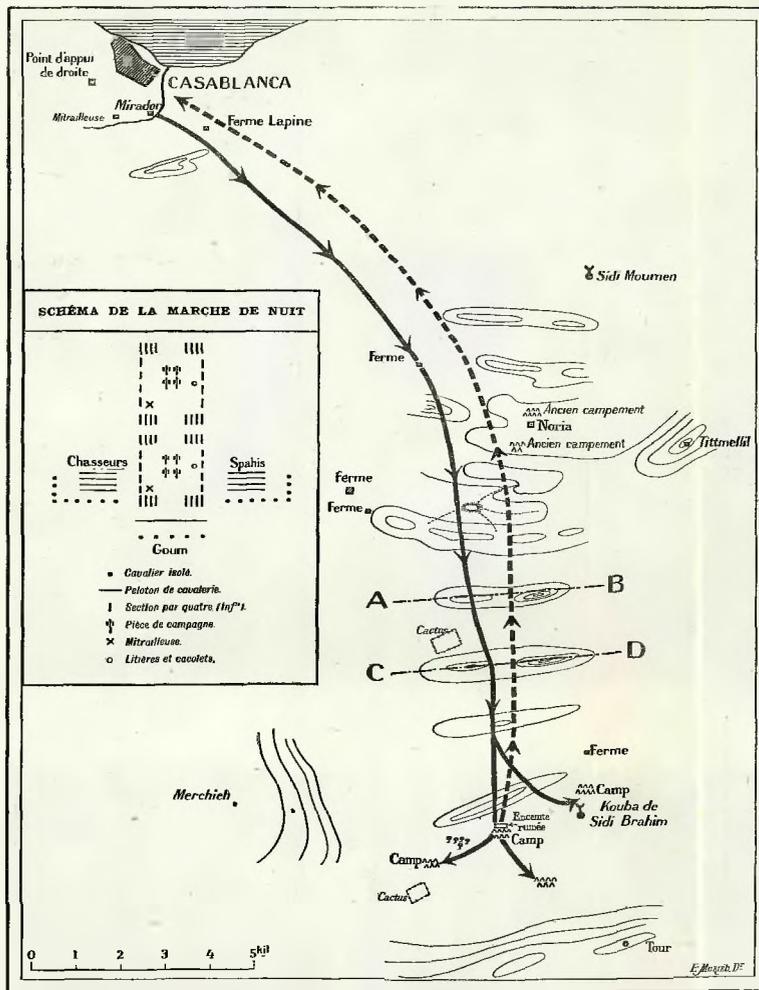
Le général Drude avait résolu de profiter de la pleine lune pour exécuter une marche de nuit qui lui permettrait de dérober une partie de son mouvement à l'ennemi et d'épargner à ses hommes, pendant quelques heures, les ardeurs du soleil.

Les troupes se formèrent à 3 h. 1/2 sur le front de bandière pour se mettre en route vingt minutes plus tard. La colonne, qui comptait douze compagnies d'infanterie, avait adopté le dispositif habituel en deux carrés. Les faces perpendiculaires à la direction suivie étaient constituées chacune par deux compagnies en ligne de sections par quatre, les faces latérales par une compagnie en colonne de route. A chaque carré étaient affectées une batterie de campagne et une section de mitrailleuses. En raison de l'obscurité, la distance des deux échelons fut réduite à quelques mètres, le goum en avant, les spahis à gauche, les chasseurs à droite se tenaient à proximité de l'infanterie (1). Le carré de tête était commandé par le lieutenant-colonel Brulard, celui de queue par le lieutenant-colonel Diou. Le capitaine Huot, du service des renseignements, chargé de l'itinéraire, s'acquitta admirablement de cette tâche délicate, rendue plus pénible encore par une forte brume. On ne pouvait distinguer les objets les plus rapprochés ; j'ai longé à quelques pas une section de tirailleurs sans apercevoir les hommes dont la présence ne m'était révélée que par le choc des fourreaux de baïonnettes. Le rassemblement initial et la marche de nuit, qui comptent parmi les opérations militaires les plus difficiles qui soient, s'accomplirent dans un ordre parfait et sans bruit, toutes les indications étant données à voix basse. On a pu juger en cette circonstance des solides qualités d'entraînement acquises par le corps de débarquement dont les diverses unités sont tout à fait dans la main de leurs chefs.

Au lever du soleil, le brouillard ne se dissipant pas, les troupes reçurent l'ordre de s'arrêter. La colonne resta immobilisée pendant près de trois quarts d'heure. On perdit ainsi, par excès de prudence, un temps précieux. Cette première erreur ne tarda pas à être aggravée par la maladresse de quelques-uns de nos cavaliers qui, croyant apercevoir les silhouettes de guerriers marocains, tirèrent une demi-douzaine de coups de fusil et donnèrent l'éveil à l'ennemi.

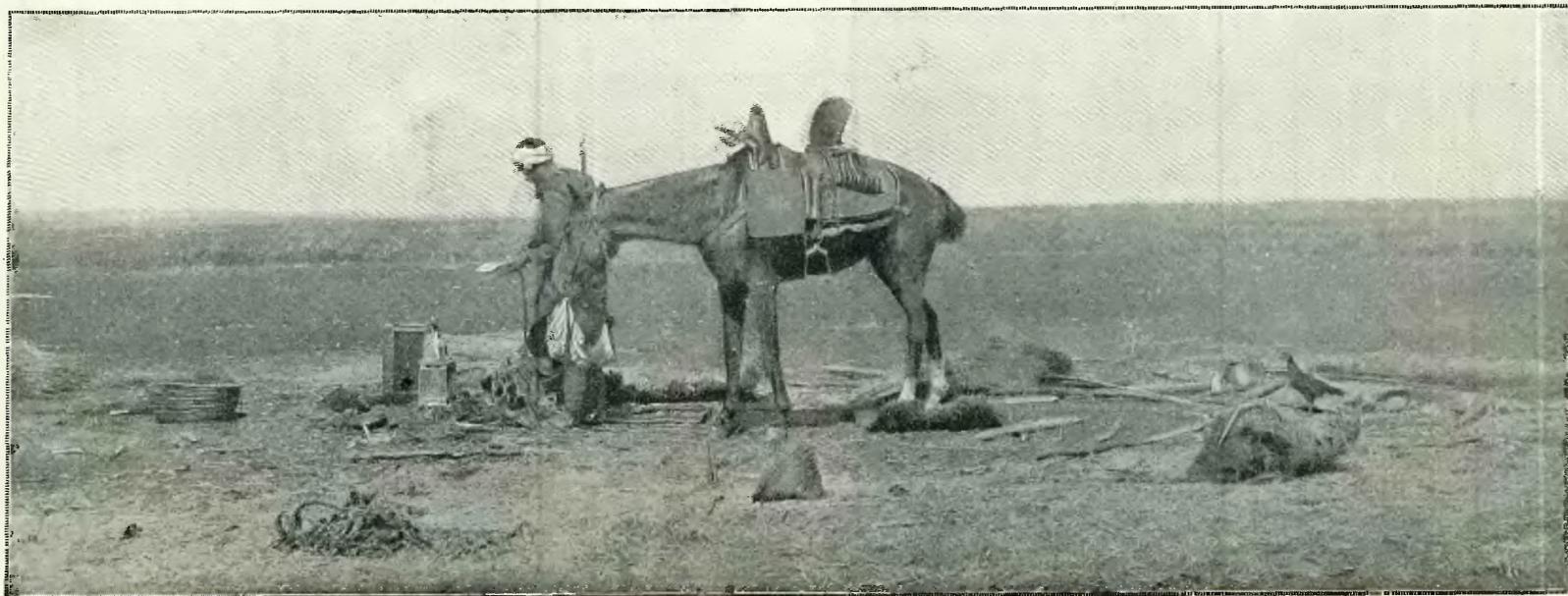
Vers 6 h. 1/2, la brume se leva, et l'on se remit enfin en marche, la cavalerie prenant les devants, tandis que les carrés augmentaient leur distance. Le goum signala la présence de partis chaouias sur la crête CD. Le colonel Brulard arrivait presque en même temps sur la ligne des hauteurs AB. Il fit immédiatement déployer ses deux compagnies de tête et les lança à vive allure contre les tirailleurs ennemis, en les faisant soutenir par le feu de deux de ses pièces ; l'autre section et les mitrailleuses suivirent l'infanterie. Comme toujours lorsqu'on se porte résolument sur eux, les Marocains n'attendirent pas l'attaque et la crête tomba entre nos mains. Du sommet, on apercevait distinctement quatre groupes de tentes que nos pièces bombardèrent à mélinite avec la hausse de 5.000 mètres. A ce moment, des cavaliers chaouias se rabattant sur nos flancs, tentèrent une diversion qui échoua devant le feu d'infanterie et d'artillerie du second échelon. Elle réussit néanmoins à retarder la marche du colonel Diou et à immobiliser, par suite, le premier échelon sur la position qu'il venait d'emporter. C'était un nouveau retard qui acheva de permettre à l'ennemi d'évacuer son camp. La marche reprit par bonds et, une heure plus tard, les légionnaires atteignaient leur objectif

(1) Voir le schéma ci-contre.



La marche sur Sidi-Brahim.

sans rencontrer de résistance sérieuse. On constata alors que presque toutes les tentes avec leur contenu avaient pu être chargées sur des bêtes de somme et dirigées vers l'intérieur. On ne réussit qu'à incendier quelques gourbis de paille, au milieu desquels erraient de nombreuses volailles et quelques ânes. Une section d'artillerie ayant reçu l'ordre de se poster près du camp situé le plus à l'ouest, l'officier qui la dirigeait donna les instructions suivantes : première pièce en position, deuxième pièce au pillage ! Les canonnières se précipitèrent alors sur les poulets courant dans toutes les directions et, dans leur fougue, se bousculant les uns les autres et se renversant : un grand nombre de volatiles échappa. Bientôt, gommiers et tirailleurs se joignirent à eux, et ce fut à grand-peine qu'on parvint à rassembler de nouveau les unités. Heureusement, un retour offensif se produisit à ce moment, et quelques balles, tombant non loin des canonnières, permirent aux gradés de réunir leurs soldats et de les reformer. Les



Au camp de Sidi-Brahim : tout ce que les Chaouias avaient laissé sur l'emplacement de leurs tentes

Photographies de MM. Hubert Jacques et Réginald Kann. — Reproduction interdite.



AU CAMP DE SIDI-BRAHIM. — Le butin du capitaine : un ânon.

Photographie de M. Réginald Kann.

Si la prise du camp de Sidi-Brahim, le 21 septembre, a produit quelque effet moral sur les Marocains et déterminé la soumission de trois tribus qui viennent de se rendre, il est certain pourtant qu'elle n'a pas coûté cher à nos adversaires ; quand le général Drude et ses troupes arrivèrent sur la position conquise, les tentes avaient disparu. Il demeurait là seulement quelques gourbis de paille qu'on incendia, tandis que les hommes couraient en tous sens pour capturer quelques bêtes abandonnées : des volailles, un petit ânon que la colonne ramena.

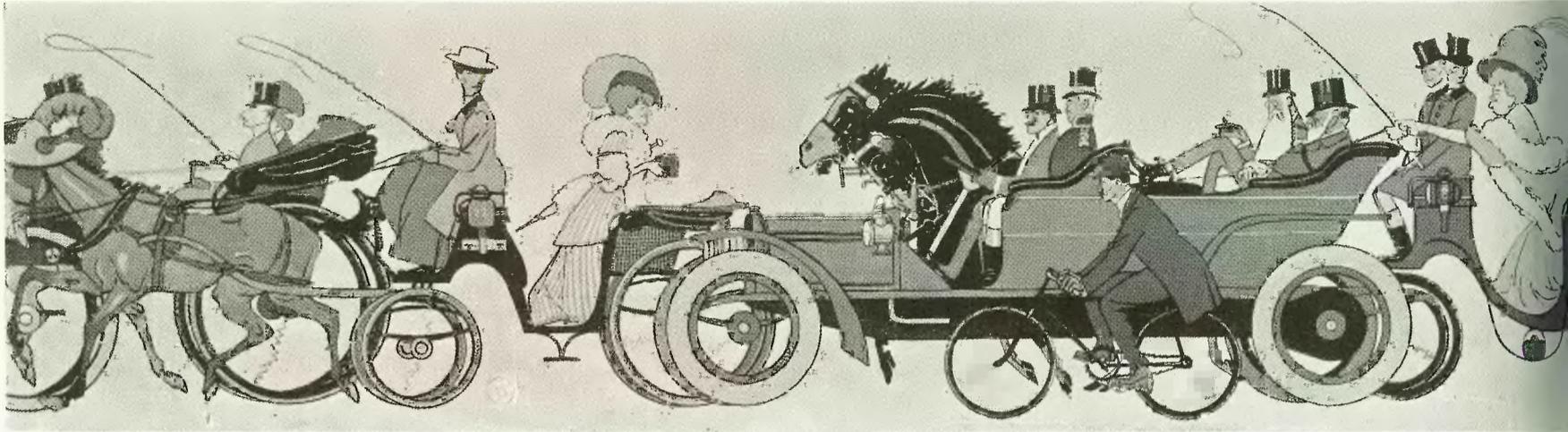
chasseurs d'Afrique, qui s'étaient un peu éloignés sur la droite dans la direction de la kasba Mediouna, furent assez vivement pressés ; mais une compagnie de tirailleurs, une batterie et les mitrailleuses du lieutenant Junod ne tardèrent pas à les dégager.

À 10 heures, la colonne reprenait le chemin du retour par bonds d'échelons ; les Marocains esquissèrent un mouvement en avant pour l'accompagner : quelques obus suffirent à les arrêter.

Lorsqu'on arriva aux anciens campements de Tittmellil, l'ennemi avait complè-

tement disparu. Le général Drude donna une demi-heure de repos aux troupes, très fatiguées par leur marche longue et rapide et que ne soutenait plus l'intérêt de l'action. A partir de ce point, on quitta la formation de combat pour marcher en deux colonnes de route de chaque côté et à 200 mètres de la piste que suivait l'artillerie. A 5 heures, tout le monde était de retour au camp. Nous avions eu deux tués et quatre blessés légèrement, dont un officier, le lieutenant Monod, du 2^e étranger. L'ennemi n'a pas dû subir de pertes beaucoup plus importantes.

RÉGINALD KANN.



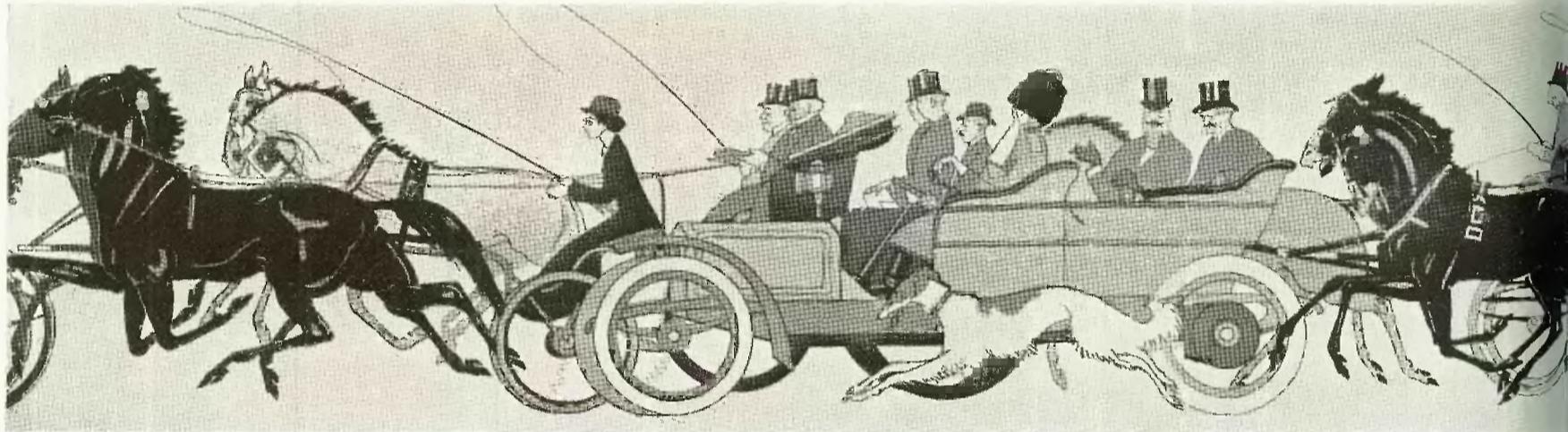
Jean Stern.

M^{lle} Mathilde See.

Charley.

S. M. Léopold. S. M. Edouard VII.

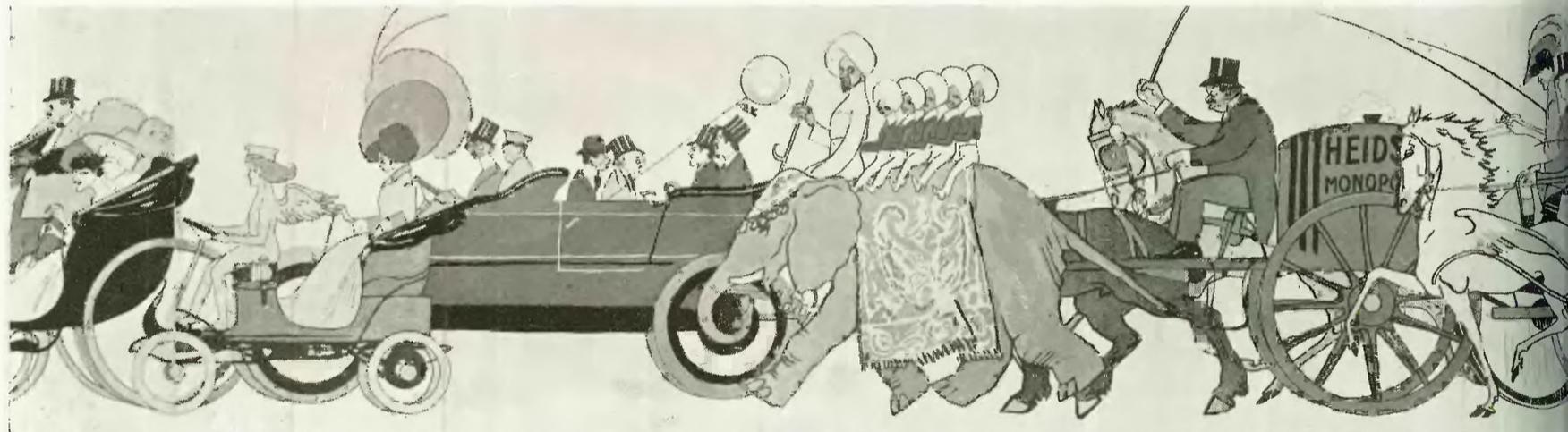
M^{lle} M...



La « Panthère noire ». M^{lle} de Redonchel. C^{te} A. d'Oultremont.

tern.

Grand-duc Alexis. Grand-duc Vladimir.

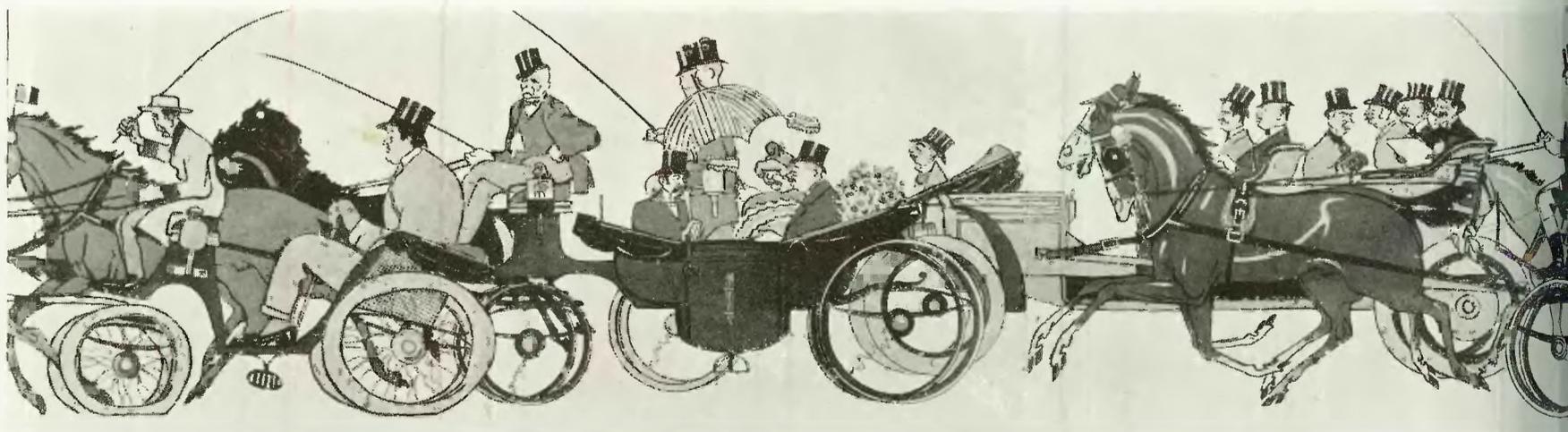


C^{te} M. de Camondo. M^{lle} T. et D.

M^{lle} Antelme. P^{te} de Caraman-Chima. Sauts-Dumont. Georges Hogo. A. Léon y Castillo. Constant Say. Maharadja de Kapurbala.

Maurice Bertrand.

Tah...



De Grandvaissou.

Clemenceux.

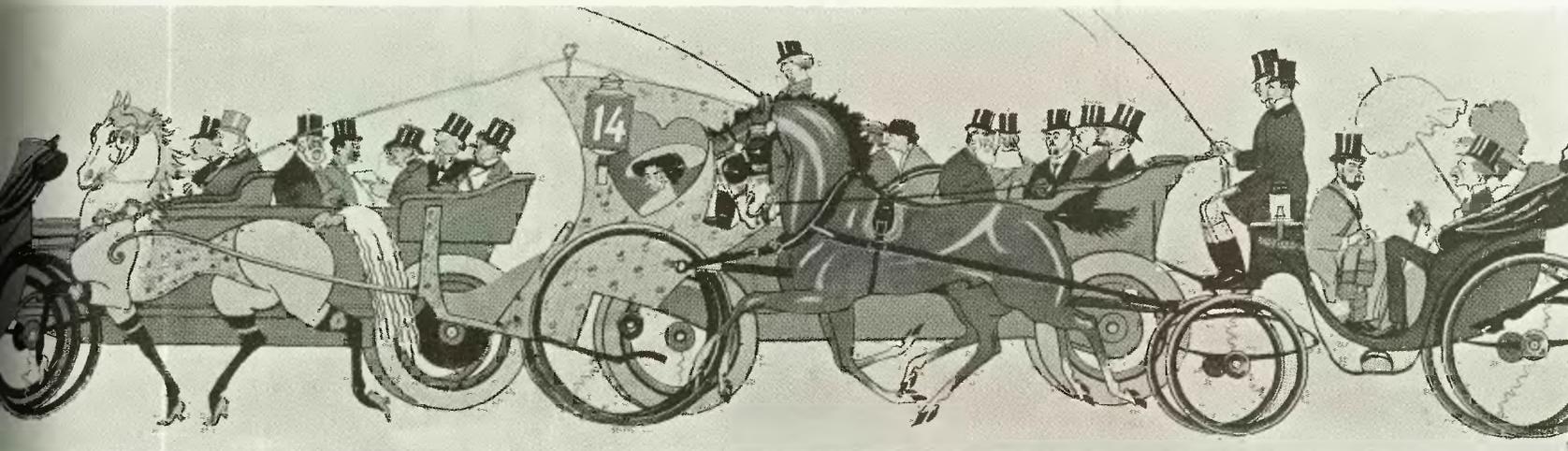
Briaud.

Ruaa

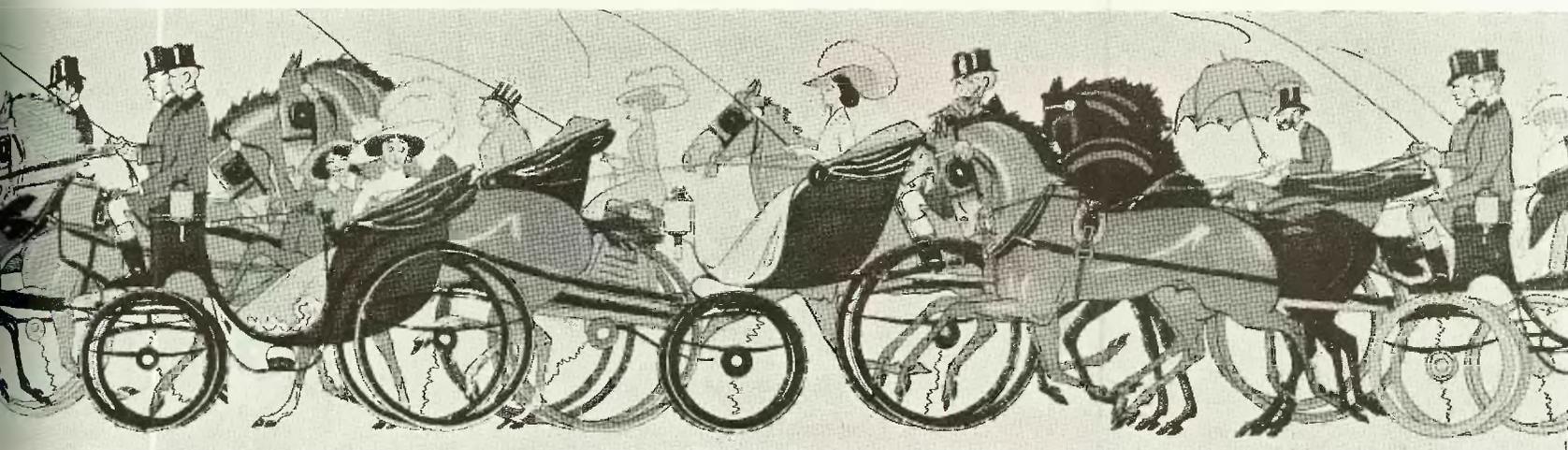
C^{te} Gérard de Ganay. P^{te} Mara^{te}. Duc de La Force. D^{te} de Schiekler. C^{te} de Pontales. C^{te} Brant de Bous...

EN ROUTE POUR

Reproduction réduite d'une frise en couleurs de 9 mètres de longueur



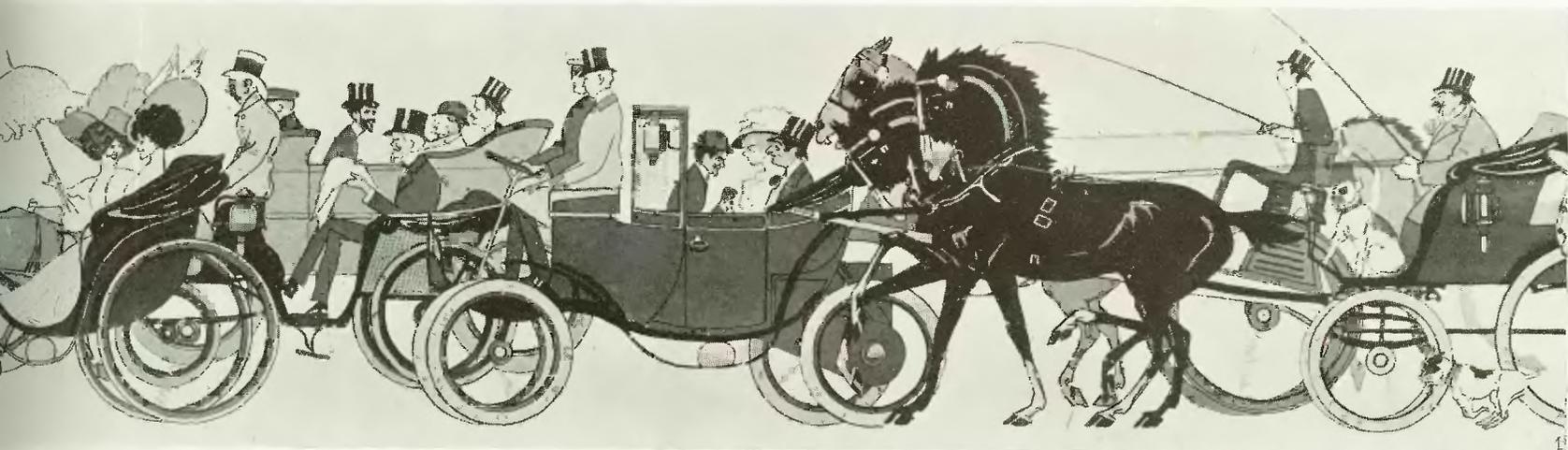
de Busnac. C^{te} de Turenne. C^{te} de Castelbajac. C^{te} de Clermont-Tonnerre. Roy. V^{te} de La Rochelle. C^{te} Halicz-Clapartède. P^{te} Pierre d'Arenberg. C^{te} A. de Douzefin. C^{te} d'Anninot. C^{te} de Lauriston. C^{te} Le Gonidec. Duc de Moray N. Salvago. D^{te} Edouard de Rothschild.



Polaire. Otero. C^{te} de Urizarren. Rita del Frío. Prince Troubetzkoï. Mareilly.



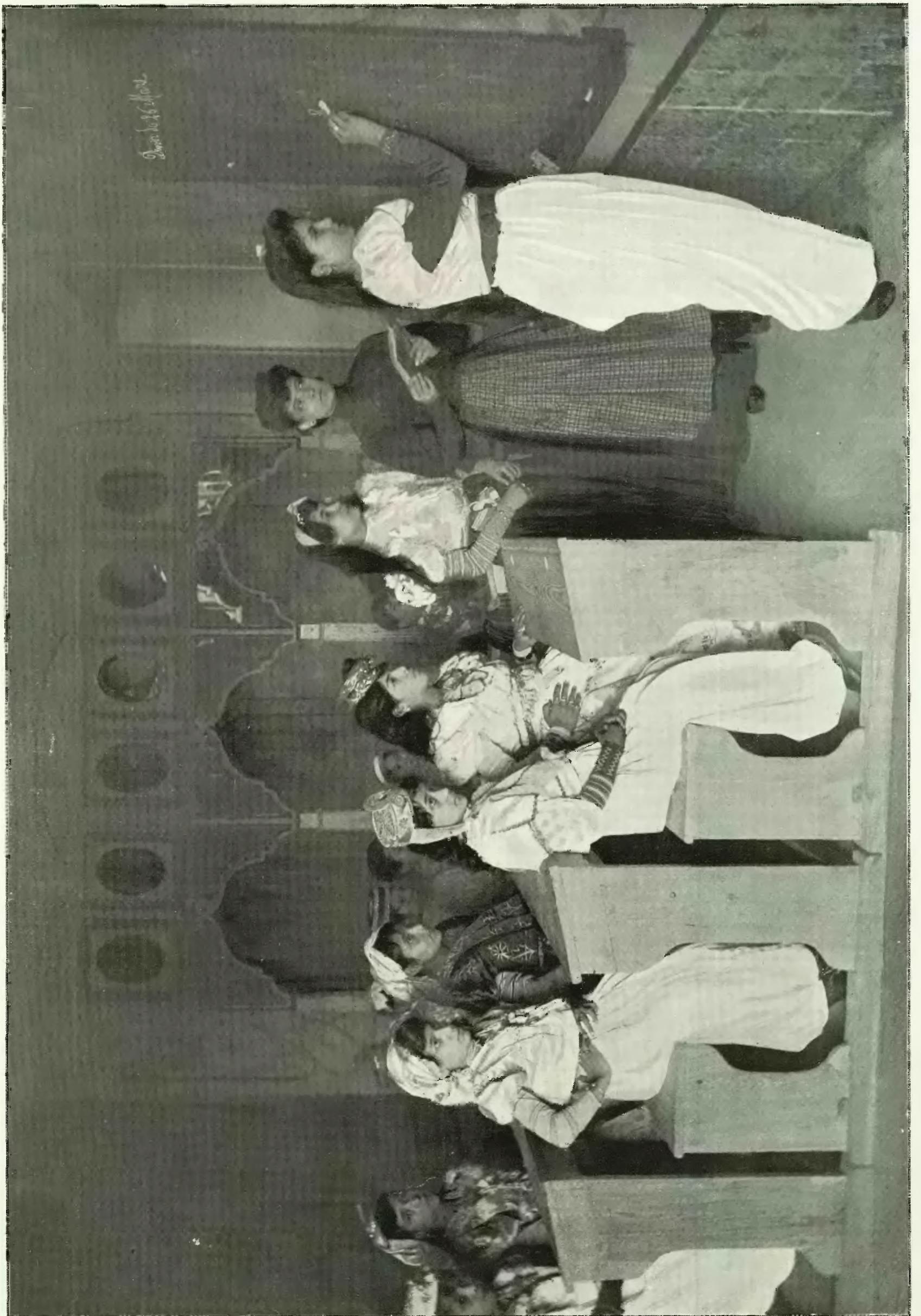
C^{te} de Noailles. C^{te} Robert de Montesquieu. Michel Marghiloman. Fischoff. Gaston Breyfus. Bianca Epirassi. B^{te} Léonine. E. Veil-Picard. Alexandre Duval. C^{te} Boni de Castellane. Oppenheim. Braquessae.



Madeleine Cartier. M^{lle} Neris. Bellel. Rochefort. Boldini. Pierre Lafitte. Sem. M^{me} Letellier. M. H. Letellier. D^{te} James de Rothschild. M. F. de Yturbe.

LONGCHAMP

par les caricaturistes Sem et Rouville. — Voir l'article, page 230



LES HOURIS A L'ÉCOLE. — La classe des « grandes » à l'école des jeunes filles musulmanes de Tunis : une leçon de français. — *Pier. Chercurtles*

LES HOURIS A L'ÉCOLE

A Tunis, dans l'ancien palais luxueux d'un favori du bey, une véritable maison de fée d'Orient, aux vastes salles dallées de marbres polychromes, éclairées de coupes vitrées et dorées, une centaine de petites musulmanes s'appliquent à lire, à écrire, à calculer selon les méthodes françaises. Elles sont, les mignonnes élèves, réparties en diverses classes, selon leurs âges, qui s'échelonnent entre six et quatorze ans. Deux vénérables cheiks tunisiens, aux barbes blanches, quelques jeunes institutrices, une directrice prudente, M^{me} Eigenschenck, veuve d'un haut fonctionnaire de la Résidence, composent tout le personnel enseignant de cette institution qui, à peu près ignorée de la métropole, est encore peu connue, dans le Protectorat, du monde musulman lui-même.

La fondation de l'école des jeunes filles musulmanes est, au surplus, de date récente. Ce fut en 1900 que la Résidence imagina, au moyen de cette œuvre d'éducation, de combler le gouffre qui se creuse, de jour en jour plus béant entre les jeunes Tunisiens éduqués dans nos collèges, nos universités de France, et leurs fiancées retenues au bord de l'ignorance traditionnelle. Les débuts furent, comme il convenait, discrets, modestes, entourés d'ombre et de silence. Il fallait se garder d'éveiller les susceptibilités des musulmans, particulièrement ombrageux dès qu'il s'agit des choses et des coutumes du harem. On voulut surtout qu'ils n'eussent pas à redouter des tentatives de prosélytisme ou d'émancipation féminine, et l'on plaça la nouvelle école sous la dépendance de la *Djema des Habous*, conseil qui administre les œuvres pieuses musulmanes sous le contrôle du premier ministre du bey et du secrétaire général du gouvernement tunisien. Ensuite, on désigna deux vieux musulmans, deux sages parmi les sages, pour enseigner, en même temps que le Coran, les éléments de la langue arabe et la morale musulmane en insistant sur l'esprit de tolérance. Le reste du programme, basé sur celui des études métropolitaines, réserve une large part aux notions d'hygiène, d'économie domestique et aux travaux à l'aiguille pour lesquels les jeunes écolières montrent infiniment de goût. Ainsi, grâce à ces mesures habiles, l'institution, acceptée par le monde arabe, prospéra rapidement et, dans la dernière période scolaire, le nombre de ses élèves augmenta de 100 %. Notons que, malgré leur gratuité, les cours ne sont fréquentés que par les jeunes filles des familles riches, car, dans les milieux pauvres, une fille instruite est, à tort ou peut-être à raison, considérée comme immariable.

Il est, bien entendu, très difficile de pénétrer dans l'école des petites Arabes. Les hommes, à l'exception des vieux cheiks professeurs, ne peuvent, cela va sans dire, franchir ce seuil musulman. Mais plusieurs Françaises ont eu la joie de voir les écolières penchées sur leurs buvards et M^{me} Myriam Harry, l'une des curieuses, a noté, pour *le Temps*, en bien jolis termes, ses impressions amusées.

Ainsi cette vision de la classe enfantine :

« Oh ! la classe délicieuse de ces mioches musulmanes, de ces fillettes frêles, graves, presque diaphanes, qui n'ont point couru sous le soleil, point ri de nos jeux ; ces écolières de six ans, avec des paupières bistrées, des poignets exquis moulés dans des bracelets, des ongles en fleur, des doigts bagués, des amulettes en bandoulière ! Oh ! ces poupées précieuses, vêtues comme de grandes personnes et si pénétrées d'importance qu'on les dirait averties déjà de leur vocation mystérieuse et sacrée.

» La plupart, inaccoutumées aux bancs, dont elles dégringolent, sont assises sur des coussins, ou bien à même le sol, leurs jambettes de rien du tout croisées sous elles ; elles ont l'air de gnomes — bayadères — culs-de-jatte. Une toute petite, roulée en boule comme un chat, dort avec un bout de sa langue rose au coin de ses lèvres fardées. Les autres, très studieuses, s'appliquent à suivre sur une tablette en bois qu'elles tiennent sur leurs genoux les arabesques tracées préalablement par le *moueddeb*. »

‡ Mais on présente à la visiteuse la meilleure élève de la classe. C'est la fille d'un administrateur indigène. Elle s'appelle Moundchia (la Salvatrice) :

« Petite Salvatrice se lève.

» Elle est habillée d'une robe en velours émeraude taillée à la française, et coiffée d'une espèce de couronne en moire blanche soutachée d'argent qui lui confère une attitude de divinité. Elle a les cils si longs et si pressés qu'il lui faut un certain temps pour les soulever. De lourdes boucles de grand mère pendent aux lobes délicats de ses oreilles, et

sa bouche est une rondelle rouge si minuscule que l'on se demande comment elle fait pour parler. Aussi, quand on lui adresse une question, ne répond-elle pas. Mais, sous les roseaux de ses cils, elle pose sur moi un regard, un regard si plein, si grave, si dédaigneux, si indiciblement islamique, que j'en demeure toute fascinée.

» O petite houri savante ! de grâce, retournez au paradis de Mahomet ! »

Dans la classe des « grandes », une institutrice grecque officie en notre langue :

« Avec un joli accent mauresque on récite des fables de La Fontaine, traduit de l'arabe en français, du français en arabe, et l'on me montre même des rédactions sur « les joies du plein air » (comme j'admire votre imagination, ô emmurées !), dont l'une tout à fait remarquable est signée du nom si doux de Hanifa el Mourali.

» Puis une Fatma au boléro d'or expose sur le tableau noir un devoir d'arithmétique où il s'agit de rentes, d'opérations de placement, d'économies, de fractions, de soustractions et de multiplications si compliquées que j'en éprouve un superstitieux effroi. Est-ce que vraiment cette petite odalisque et son cerveau d'oiselle vont résoudre un aussi occidantal problème ?

» J'aime mieux regarder autour de moi et je suis étonnée, en somme, de voir combien ces jeunes filles ressemblent à nos écolières. Et n'étaient ces bijoux d'aïeules et ces espèces de toques — il est

impudique d'avoir la tête découverte — on pourrait se croire un instant parmi des Européennes. Elles sont fines, sveltes, beaucoup ont des cheveux roux et des yeux bleus, ce qui indique un peu de sang livournais ou circassien. Plus tard, à la veille de leur mariage, on les teindra toutes uniformément en noir, cette couleur de chevelure étant la seule chantée dans le Coran et considérée comme vraiment musulmane...

» — 2 + 4 + 8... je retiens 1.

» ...M^{lle} Fatma continue son difficile chiffrage...

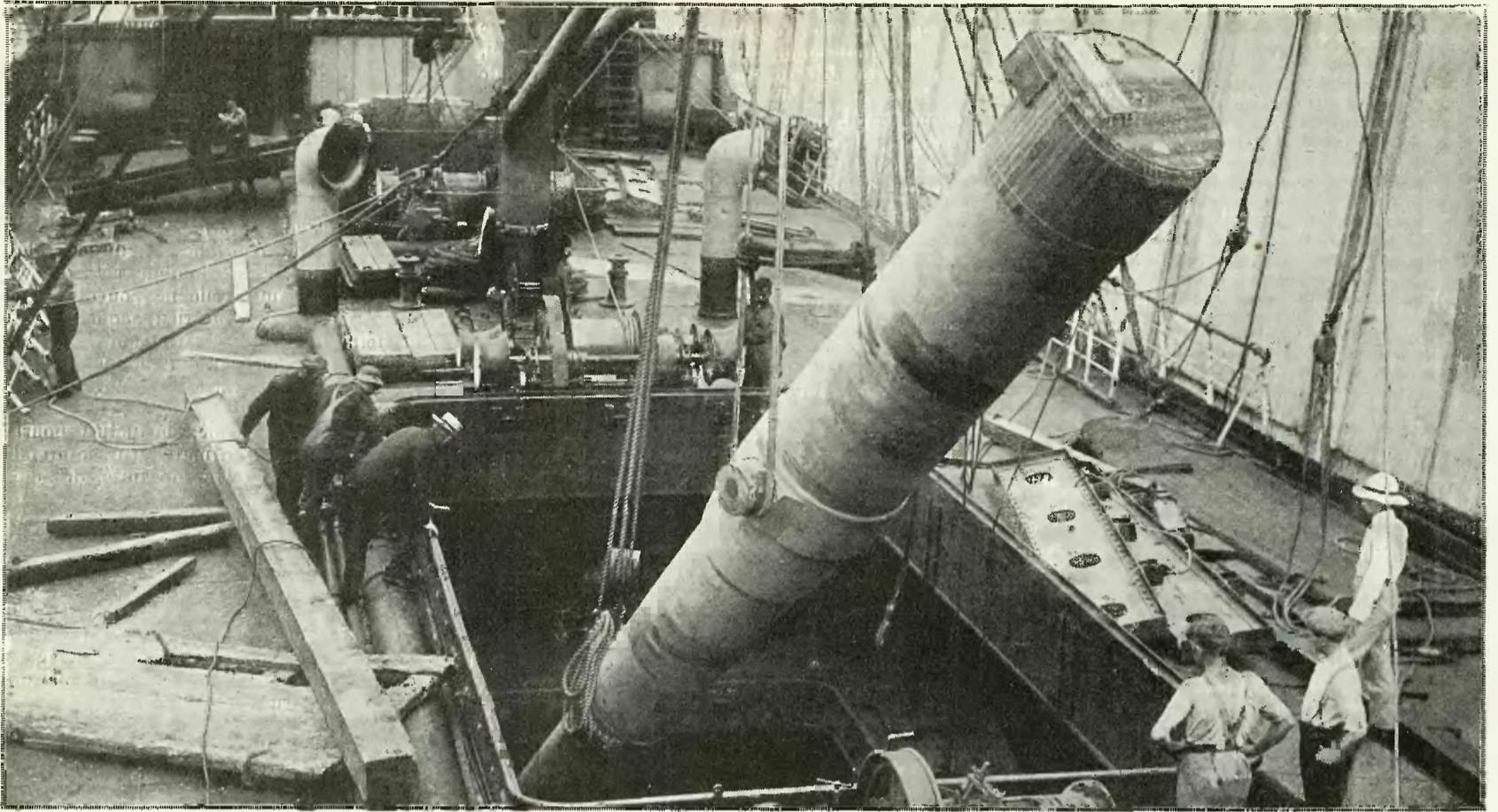
» Pourquoi calcule-t-elle donc, cette petite péronnelle, puisque jamais elle ne pourra rien prévoir, jamais rien liquider ni rien acquérir, pas même l'antimoine qui dilate ses yeux, ni la poudre verte qui « orange » ses pieds et que son maître achète pour elle dans les bazars ?... »

Pourquoi calcule-t-elle, la petite houri ? Mais peut-être pour que son mari futur, le grand garçon qui reviendra, à demi européenisé, des universités de France, ait, dans sa maison, à ses côtés, une humble et dévouée secrétaire. L'instruction donnée dans l'école de Tunis est assez élémentaire pour ne pas constituer une adaptation prématurée à la civilisation moderne. Elle ne risque pas — nous assure-t-on — de faire des déclassées ni des désenchantées. Mais elle permettra aux jeunes musulmanes d'être, pour des époux plus cultivés, des compagnes mieux assorties, de mieux surveiller leur maison et de varier leur charme.

A. C.



La sortie de classe, à l'école des jeunes filles musulmanes de Tunis. — Phot. Chercuitte.



A BROOKLYN (ÉTATS-UNIS). — Embarquement d'un canon pour les Philippines.

ÉTATS-UNIS ET JAPON

Les relations entre l'Amérique et le Japon sont, assurent à l'envi les hommes d'Etat et les diplomates des deux pays, cordiales, excellentes. M. Taft, ministre de la Guerre des Etats-Unis, qui voyage actuellement au Japon, où il est fêté, choyé, comblé de cadeaux, ne manque pas une occasion de le répéter, et à ses paroles font écho celles des hôtes de marque qui le reçoivent à chaque étape de son voyage.

Il s'en faut, cependant, que ces affirmations trouvent créance dans le monde, et l'opinion est au contraire convaincue, même en Amérique, que ces deux pays marchent à une guerre.

Depuis des mois, depuis surtout que les sentiments anti-japonais se sont manifestés au grand jour sous diverses formes, aux Etats-Unis, une tension certaine existe entre les deux peuples. Le fait que toute la flotte américaine va bientôt être concentrée dans le Pacifique, face au Japon, n'est pas pour amener une détente.

La visite même de M. Taft au Japon n'est que la prolongation d'un voyage « d'études » aux Philippines. Or, s'il s'agissait seulement d'y examiner, comme le disent les notes officielles, la situation politique, peut-être un autre membre du cabinet que le ministre de la Guerre eût-il été plus qualifié pour cette mission, en ce moment surtout. Mais, par surcroît, avec ce voyage coïncide l'envoi, aux mêmes Philippines, de canons de belle taille, de tout un matériel de guerre perfectionné, admirable. Tout cela est pour justifier les alarmes de ceux qui estiment la guerre, entre les Etats-Unis et le Japon, inévitable, — prochaine, peut-être.

LA LOCOMOTION DE DEMAIN

Nous avons dit, la semaine dernière, que M. Ernest Archdeacon, un des pionniers de l'aéronautique en France, avait été un des premiers passagers de la Ville-de-Paris, le beau dirigeable de M. Henry Deutsch de la Meurthe. Nous avons demandé à l'actif sportsman de nous communiquer ses impressions. Voici sa réponse :

... Je suis, vous le savez, toujours heureux d'écrire sur la science qui m'est chère. Je ne puis, à cette

occasion, que manifester, une fois de plus, le regret, que j'ai maintes fois exprimé, de voir combien rares sont les mécènes qui, comme les Henry Deutsch et les Lebaudy, savent faire de gros sacrifices pécuniaires, par amour purement désintéressé de la science et du progrès.

Que ne feraient pas nos ingénieurs français s'ils avaient toujours derrière eux ce fameux « nerf de la guerre » indispensable aux expériences et à leur mise en œuvre définitive ! Voyez plutôt le merveilleux résultat obtenu par les deux distingués collaborateurs de M. Deutsch, MM. Kapferer et Surcouf, qui ont réalisé, presque du premier coup, un dirigeable « quasi » parfait, qui sera, j'en suis convaincu un sérieux rival pour ses célèbres aînés, le *Lebaudy* et la *Patrie*.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai conservé de mon voyage, qui a duré presque une heure et demie, une impression enthousiaste. De ce voyage aussi, j'ai rapporté une vive admiration pour les qualités absolument exceptionnelles de calme, de sang-froid et de présence d'esprit de mon pilote, M. Kapferer. Car la manœuvre du ballon, sans être extrêmement difficile, est minutieuse : elle exige, parfois, plusieurs manœuvres simultanées, et une attention soutenue de tous les instants.

Non seulement le pilote, mais l'appareil lui-même, donnent au passager, malgré la nouveauté de la situation, une impression de sécurité quasi absolue.

Deux choses, encore, m'ont tout particulièrement frappé : le tangage, ce grand ennemi des dirigeables d'hier (demandez plutôt à Santos-Dumont), était à peu près nul, et la stabilité, en altitude, extraordinaire.

Si le pilote ne devait pas, par excès de prudence, se méfier d'une panne de moteur toujours possible, en somme, susceptible d'arrêter subitement l'effet des régulateurs d'altitude, le ballon Deutsch pourrait certainement traverser tout Paris à 10 mètres au-dessus des maisons.

Le seul reproche (bien léger) que je lui ferai, c'est au point de vue confortable : l'hélice, placée à l'avant, soufflant sur les passagers, placés derrière, un vent terrible.

Mais, pour ces dirigeables du début, il ne faut vraiment pas s'arrêter à ces préoccupations mesquines. Il est cependant permis de dire, en passant, que, dans les dirigeables de demain, on pourra peut-être mettre l'hélice à l'arrière, ce qui donnera, probablement, un aussi bon résultat, tout en améliorant beaucoup le confortable des passagers.

Maintenant, quel est l'avenir du dirigeable ?

Naguère, j'étais, à cet égard, quelque peu sceptique ; mais j'avoue tout de suite que ma récente excursion a beaucoup modifié mon opinion ; et je suis aujourd'hui convaincu que l'on pourra, sous peu, faire des ballons dirigeables assez rapides pour pouvoir sortir par presque tous les temps. Seulement, je pense que les emplois pratiques du dirigeable seront très restreints.

Le dirigeable sera toujours, et forcément, un engin extraordinairement volumineux, extrêmement délicat, et terriblement coûteux, tant d'achat que d'entretien : donc, pratiquement inemployable pour la navigation aérienne de plaisance (encore moins pour les transports).

Il faudrait avoir la fortune peu ordinaire d'un Deutsch ou d'un Lebaudy pour pouvoir se payer le luxe de naviguer, de temps à autre, dans un engin de ce genre.

Par conséquent, je ne vois guère, pour le moment, les applications du dirigeable que comme engin militaire ; des Etats seuls étant assez riches pour les fréter.

C'est pourquoi j'ai, depuis longtemps déjà, une sympathie particulière pour les aéroplanes, *alias* pour les machines volantes.

La machine volante (aujourd'hui beaucoup moins avancée que le dirigeable) aura sur celui-ci, du jour où elle deviendra pratique, l'avantage d'être très peu coûteuse, tant d'achat que d'entretien. Elle pourra, le cas échéant, être remise dans une grange de campagne, ou même en plein air : cela, au lieu des titanesques bâtisses indispensables au logement des dirigeables.

En tout cas, par une voie ou par l'autre, nous touchons à la solution du problème ; et, par suite, à un bouleversement inouï dans les tactiques militaires, dans les relations internationales, et dans l'existence du monde entier.

Comment pourra-t-on se préserver d'un bombardement en ballon ? Quels murs faudra-t-il construire pour empêcher des malfaiteurs d'entrer chez vous par la voie des airs, ou les amoureux entreprenants de venir enlever à domicile les beautés qu'ils convoitent, etc., etc. ?

Je n'ai jamais désiré vivre très vieux, mais je demande au ciel de me faire vivre encore juste assez pour voir le dénouement de l'extraordinaire spectacle qui vient de commencer. Après quoi, je m'en irai content.

ERNEST ARCHDEACON.

LE VOYAGE D'ABD-EL-AZIZ DE FEZ A RABAT

Un de nos meilleurs correspondants au Maroc, décidé à employer tous les moyens pour procurer à L'Illustration des clichés sur le voyage du sultan Abd-el-Aziz de Fez à Rabat, avait confié son appareil photographique à un indigène. Comment celui-ci s'est acquitté de sa mission, notre correspondant nous l'apprend dans cette amusante lettre :

La Rarbia (entre Tanger et Larache).
27 septembre 1907.

Quand le hadj Abd-el-Hack, arrivant de Fez où je l'avais envoyé en mission, est venu frapper à ma porte, j'ai compris tout de suite à son air résigné, mais soucieux, qu'il avait fait ce que je lui avais demandé, mais qu'il le regrettait presque. C'est qu'avant son départ, je lui avais arraché, et Dieu sait au prix de quels efforts ! la promesse de se



Hommes des tribus et soldats faisant la haie sur le passage du sultan.



A Fez : chargement des mules hors des murs du palais.

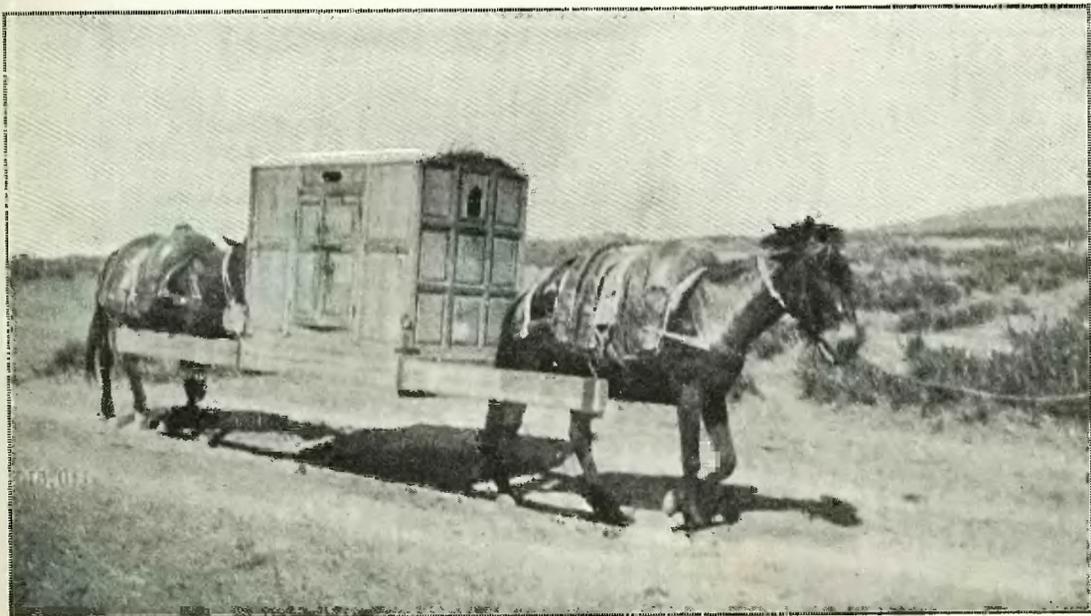
servir de mon appareil que je lui avais confié pour me procurer des photographies du départ du sultan de Fez.

Or, avoir obtenu cette promesse, c'était déjà presque une victoire, car essayez donc d'obtenir d'un vrai Marocain et d'un hadj (pèlerin) qu'il consente à se servir d'une « machina » de chrétien pour reproduire les traits de ses coreligionnaires ! Pourtant le hadj Abd-el-Hack avait promis, mieux encore, il avait tenu sa promesse, et voilà pourquoi il m'arrivait partagé entre la honte du péché qu'il avait ainsi commis et la satisfaction de m'avoir rendu un service demandé.

« Vois, me dit-il, j'ai fait ce que tu voulais, mais je ne sais si je l'ai bien fait, car je me suis caché ; j'avais si peur que l'on ne me remarque, que l'on ne m'insulte et que l'on ne me frappe, que je gardais toujours ta « machine » cachée sous ma djellaba.



Les « grands » du Maghzen en route.



SUR LA ROUTE DE FEZ A RABAT. — Une litière.

» Tous les jours on attendait le départ, mais tous les jours le départ était retardé. Un matin, pourtant, j'ai vu qu'il y avait au palais plus de mouvement que d'habitude, on chargeait les dernières mules dans les murs et au dehors des murs. J'ai vite alors été chercher ta machine et, pendant que le peuple commençait à s'amasser et qu'on ne faisait pas attention à moi, j'ai « fait ouvrir l'œil » de ton appareil ainsi que tu me l'avais appris.

» J'ai fait de même plusieurs fois sur la route entre Fez et Zegotta. J'ai « fait voir à ta machine » les hommes des tribus et les askars rangés à droite et à gauche attendant le passage de notre maître et aussi les hommes de l'escorte et les grands du

dâr Maghzen entourant le sultan. Jamais je n'avais vu tant d'hommes si richement habillés, tant de belles mules et tant de beaux chevaux. Devant et derrière, des soldats et encore des soldats par milliers commandés par le fils de Si-Guebbas.

» Mais, au camp, je n'ai pu approcher des tentes, l'afrag était au milieu de centaines de « coubas » appartenant aux ministres. J'ai cependant fait ouvrir l'œil de ta machine douze fois en observant les recommandations que tu m'avais faites. Tout cela m'a été, je dois te le dire, très difficile et très pénible, c'est « pour ta figure » que je l'ai fait. »

Ainsi me parla le hadj Abd-el-Hack, et je vous envoie les photographies présentables que j'ai pu obtenir.

Malheureusement, ces « fruits de son^e péché » sont peu nombreux, car, à cause de son inexpérience, il a six fois de suite « ouvert l'œil de la machine » sur la même plaque. Hélas !

R. L. de L'I.

LIVRES NOUVEAUX

Après la trêve des vacances, les livres recommencent à paraître et à solliciter, par leurs séductions variées, les faveurs du public qui lit. Déjà les libraires nous annoncent une quantité de romans dont quelques-uns se recommandent par d'éminentes signatures. Nous signalerons, ainsi que nous avons coutume, tous ceux de ces ouvrages qui nous paraîtront devoir, à quelque titre et à quelque degré, mériter l'attention de nos lecteurs. Pour le moment, nous constaterons que les œuvres d'érudition ont, dans la production nouvelle, pris le pas sur les œuvres d'imagination et que les travaux d'histoire et de critique se présentent comme une honorable et vaillante avant-garde.

Histoire.

Le nom de M. Albert Gayet n'est pas seulement connu des égyptologues. Il est également familier au populaire qu'intriguent, dans nos musées, le sommeil millénaire des momies et les reliques des fabuleuses nécropoles. Les conférences de M. Albert Gayet ont toujours été suivies par un auditoire nombreux et captivé. L'ouvrage que l'exhumateur d'Antinoë vient de consacrer à *la Civilisation pharaonique* (Pion, 3 fr. 50) aura, nous n'en doutons pas, le même succès que son enseignement verbal. Le livre de M. Gayet ne fait aucun double emploi avec les études déjà publiées sur la civilisation égyptienne. On lit ses chapitres clairs avec fruit, même après s'être assimilé le célèbre et si compact ouvrage de Maspéro. On y trouve des révélations nouvelles, obtenues par une longue et minutieuse enquête chez les morts, par de nombreuses stations dans les caveaux d'illustres sépultures. Dans son histoire de la civilisation pharaonique, M. Albert Gayet n'a adopté aucun des deux systèmes employés jusqu'à ce jour pour couper ce cycle géant en subdivisions distinctes. Du moins, il a remanié l'un de ces systèmes, le plus ancien, pour en maintenir la formule au niveau des récentes découvertes et en remplaçant les mots abstraits : *Ancien Empire, Moyen Empire, Nouvel Empire*, par des définitions peignant mieux à nos yeux les diverses manifestations attachées à chaque période. L'histoire de la civilisation égyptienne se trouve ainsi partagée en cinq étapes : 1° l'Épopée fabuleuse, période préhistorique (chapitre nouveau) ; 2° l'Empire memphite, Ancien Empire ; 3° l'Époque féodale, Moyen Empire ; 4° la Monarchie thébaine, Nouvel Empire ; 5° la Décadence, Époque saïte. L'ouvrage est écrit simplement. Il ne compte guère plus de trois cents pages et se trouve réduit à sa substance par l'élimination des faits indifférents. Son enseignement est donc mis à la portée de tous, mais combien plus aisément il eût été assimilable si, dans le texte, nous avions trouvé ces figures, ces dessins, ces photographies qui secondent si lumineusement les descriptions laborieuses. Un simple croquis, par exemple, nous eût fait mieux apprécier encore les pages (58-70) si intéressantes qui décrivent la tombe memphite. Et il faut bien convenir que si, parfois, quelque développement nous semble aride, c'est que nous n'avons pas sous les yeux les précisions utiles d'une carte spécialement dressée. La carte, au moins, eût été indispensable.

Études critiques.

Sur *Molière et l'Espagne* (Honoré Champion, 3 fr. 50), M. Guillaume Huszar, un Hongrois qui sait admirablement notre littérature, nous donne une étude fort inspirée de la méthode et de l'esprit critiques du regretté Ferdinand Brunetière. L'auteur s'est patiemment documenté dans toutes les bibliothèques de l'Europe et, plus particulièrement, dans les merveilleuses archives du British Museum de Londres qui, comme on sait, renferme un véritable trésor d'œuvres dramatiques espagnoles de l'âge d'or. L'influence de la littérature espagnole sur le théâtre de Molière est étudiée par M. Huszar dans des développements très serrés. Mais cependant, en dépit des matériaux que l'auteur accumule pour étayer son système, il est certain que ses conclusions seront passionnément discutées par les moliéristes. Nous ne voulons point nous mêler à cette querelle. Nous nous étonnerons seulement que les discussions des *Femmes savantes* et du *Misanthrope* aient, aux yeux de M. Huszar, si fâcheusement vieillies, vieillies « au point d'être

ennuyeuses et peut-être même inintelligibles pour une grande partie du public actuel » (p. 325). Le pédantisme scientifique et philosophique des *Femmes savantes* avait été plutôt « prévu » qu'observé par Molière. Sa comédie avait sur ce point, comme en plusieurs autres, devancé les mœurs de l'époque. Le pédantisme substitué à la préciosité ne se développa guère qu'à la fin du dix-septième siècle pour s'épanouir largement aux siècles qui suivirent. Et, parce que, dans notre société, nous rencontrons des femmes savantes, des princesses de science qui ne nous paraissent pas ridicules, il ne suit pas que les pédantes ne soient plus de ce monde. Armande, Philaminte, Bélise, vivent encore sous un autre aspect, mais avec une belle santé, — comme d'ailleurs, Oronte, Alceste et Célième.

UNE FRISE BIEN PARISIENNE

(Voir nos gravures de double page.)

En route pour Longchamp ! En route, le monde chic, tout le monde chic, celui des grands cercles, du sport, des théâtres, et même de la politique, en route dans les plus distingués véhicules, attelages d'hier et chevaux-vapeur d'aujourd'hui, victorias, coupés, cabs, phaétons, cars, cabriolets, landaulets, limousines ! Tout le monde en route pour Longchamp ! Ce défilé du monde chic, les excellents caricaturistes Sem et Rouille l'ont noté sur le vif avec un crayon fin taillé dont parfois la pointe mord. Le défilé est long. Il tient toute la frise que, les premiers, nous avons le plaisir de reproduire dans ce numéro et que, dès demain, l'on trouvera dans le commerce, tirée en couleurs, et longue de 9 mètres. Elle sera livrée — au prix de 60 francs par les principaux libraires du boulevard — soit roulée à la façon des kakemonos du Japon, mais horizontalement, sur un bâton décoré, soit divisée en six bandes de 1^m,50. L'arrangement de la frise est conçu de façon qu'elle puisse se recommencer, si c'est nécessaire, dans le cas, par exemple, où elle servirait à décorer une pièce de grandes dimensions.

LA TOMBE D'ANDRÉ THEURIET

André Theuriet, le poète délicat, le conteur charmant, qui passa de longues années à Bourg-la-Reine, dont il fut maire, et où il s'éteignit il y a quelque temps, repose dans le cimetière de cette localité.



Plaquette d'André Theuriet.

Il ne souhaitait à sa tombe très simple que l'ornement agreste de la verdure et des fleurs, tant aimées de lui ; mais ses amis ont voulu la décorer de son effigie et viennent d'y faire placer une plaque de bronze reproduisant avec une parfaite ressemblance les traits de l'écrivain regretté. Ce bas-relief, remarqué au Salon de 1903, est dû au peintre-sculpteur Louis de Beaune.

DEUX MORTS DE CASABLANCA

Le lieutenant Benizza, dont nous avons annoncé la mort au champ d'honneur, à Casablanca, au combat du 3 septembre, était, nous écrit un correspondant qui veut bien nous communiquer sa photographie, connu dans toute l'Oranie pour sa bravoure. Il laisse à tous ceux qui ont vécu près de lui le meilleur souvenir.

Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille militaire et de la médaille coloniale avec la triple agrafe *Sahara, Tonkin et Madagascar*, il avait vaillamment

conquis, sur les champs de bataille, la naturalisation française qui lui avait été accordée.



Le lieutenant Benizza.

Il a eu la mort qu'il avait désirée entre toutes, celle dont il parlait souvent, d'un ton si calme, à ses amis, la mort glorieuse du soldat.

Le lieutenant Pillot, du 2^e étranger, n'est pas tombé, lui, sous une balle ennemie. Il a péri victime de son dévouement fraternel pour un de ses compagnons d'armes en danger. Le 17 septembre, profitant d'une journée de repos, des légionnaires se baignaient sur la grève de Casablanca. Soudain, une lame emporta l'un d'eux, nommé Létang, qui, ne sachant pas nager, s'était aventuré jusqu'à perdre pied. A son appel au secours, le lieutenant Pillot, son chef, qui surveillait la baignade, se jeta à l'eau. Il l'avait empoigné et le ramenait, quand une lame les roula tous deux et les enleva. Quelques moments après, on retrouvait le corps seul du lieutenant. Trop tard, malheureusement, car les soins que lui prodigua le médecin-major ne purent le ramener à la vie.



Le lieutenant Pillot.

Le lieutenant Pillot était né à Colmar le 4 juillet 1859. Il était lieutenant depuis 1902 et chevalier de la Légion d'honneur.

UNE SAUVETEUSE OCTOCÉNAIRE

M^{me} veuve Hachin, née Hermance Fernandez, de Condé-sur-Escaut, âgée de quatre-vingt-deux ans, est la doyenne de la Société des sauveteurs du Nord et du Pas-de-Calais. C'est une ancienne marinière, dont

on ne compte plus les actes de courage ; elle est vénérée dans toute la région.

Le 28 août dernier, à Condé, malgré son grand âge, elle risquait sa vie, une fois de plus, en plongeant toute vêtue et en effectuant à la nage un parcours de plus de 40 mètres pour porter secours à un jeune garçon de neuf ans, Charles Damien.

Son premier sauvetage, non moins remarquable, remonte à une époque lointaine. C'était en 1844 ; elle avait alors dix-huit ans, et se trouvait sur le bateau de son père à Vaux (Belgique). Par un épouvantable temps de décembre, un coup de vent renversa trois mâtures de bateaux ; l'un d'eux, embarrassé dans sa « tire », tomba à l'eau. Sans hésiter, la jeune fille sauta dans la rivière, dégagaa le malheureux et le ramena à la digue après des efforts inouïs. L'homme était sauvé ; mais elle, transie de froid, dut s'aliter et demeura sept mois malade. Depuis, elle a continué ses exploits, qui lui ont valu les médailles dont

M^{me} V^{ve} Hachin.

sa poitrine est constellée. Elle mérite assurément une plus haute récompense, surtout après son dernier sauvetage, et l'on ne peut qu'approuver le maire et le conseil municipal de Condé d'avoir demandé pour la vaillante octogénaire la croix de la Légion d'honneur.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE MOUVEMENT INDUSTRIEL AUX ETATS-UNIS.

Si on laisse de côté les petits établissements dont les produits sont inférieurs à 500 dollars, on trouve que les établissements industriels ont, aux Etats-Unis, de 1850 à 1905, subi la progression suivante :

		Accroissement pour cent.
1850.....	123.025	»
1860.....	140.433	14,1
1870.....	252.148	79,6
1880.....	253.352	0,7
1890.....	355.415	40,0
1900.....	512.224	44,1
1905.....	513.000	0,5

Actuellement, le nombre total des salariés est de :

Employés....	396.700	7 %
Ouvriers....	5.308.400	93 %
	5.705.100	

Si l'on divise ce total par le nombre total des établissements, qui est de 640.000, on a, par établissement, 8,90. Si l'on fait la déduction des 127.000 établissements qui donnent moins de 500 dollars de produits, on obtient le nombre de 11 ouvriers et employés par établissement.

Le total des salariés, ouvriers et employés, se répartit ainsi entre les divers établissements :

Pas de salariés.....	110.510
Moins de 5 salariés....	232.726
De 5 à 20.....	112.138
De 21 à 50.....	32.408
De 51 à 100.....	11.663
De 101 à 250.....	8.494
De 251 à 500.....	2.809
De 501 à 1.000.....	1.063
Au-dessus de 1.000....	443

CURIEUX DÉPLACEMENT D'UN THÉÂTRE EN AMÉRIQUE.

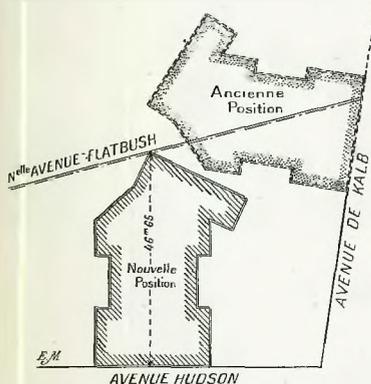
Le procédé qui consiste à déplacer, d'un seul bloc, une construction quelconque pour la transporter d'un endroit à un autre, paraît être entré aujourd'hui dans la pratique de l'art de l'ingénieur.

Nombreux sont les exemples d'opérations de ce genre, effectuées avec un plein succès. Hier encore, on transportait ainsi une gare de chemin de fer, celle d'Anvers-Dam, pour la reculer de 61 mètres, afin de modifier ses abords et, notamment, de supprimer deux passages à niveau gênants pour la circulation.

Aujourd'hui, il nous vient d'Amérique — où ces sortes de déplacements ont été plus fréquemment pratiqués — des détails intéressants sur le transfert d'un édifice important, le théâtre Montauk, à Brooklyn.

Cette fois, l'opération était, comme on va le voir, d'une exécution particulièrement difficile. La municipalité de Brooklyn avait décidé de prolonger l'avenue Flatbush jusqu'à l'avenue de Kalb ; or, le tracé de ce prolongement devait emprunter, en partie, l'emplacement occupé par le théâtre Montauk, situé sur cette dernière avenue. Il fallait donc, de toute nécessité, démolir ce théâtre ou bien le déplacer ; on s'arrêta à ce dernier système. Mais, des raisons locales ayant empêché d'effectuer ce déplacement dans le sens latéral, en laissant l'édifice sur la même avenue, on résolut de le faire tourner d'un certain angle et de le pousser ensuite, pour l'amener en façade sur l'avenue Hudson, qui est presque perpendiculaire à l'avenue de Kalb. Notre croquis montre en quoi consistait cette manœuvre compliquée et hardie. On y a procédé par trois phases successives.

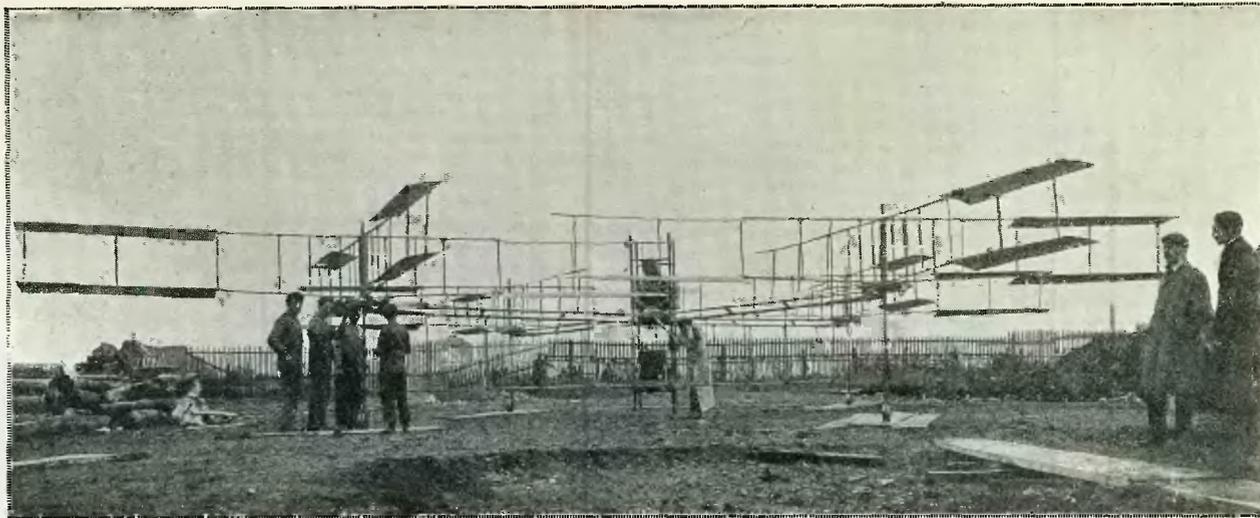
D'abord, on a repoussé le théâtre d'une quinzaine de mètres en arrière de l'avenue de Kalb, puis on l'a fait pivoter suivant un angle de 85 degrés ; enfin il ne resta plus qu'à le faire glisser de 18 à 20 mètres pour amener sa façade à l'alignement de l'avenue Hudson. Si l'on considère qu'il s'agit d'une construction massive en briques et fer,



Déplacement d'un théâtre à Brooklyn.

mesurant 46 m. 60 dans sa plus grande longueur, sur 13 m. 75 de largeur, et pesant plusieurs milliers de tonnes, on comprendra les aléas qu'une pareille opération peut comporter. Les difficultés se trouvaient encore augmentées par ce fait que la scène et la salle formaient une vaste capacité, presque dépourvue de supports intermédiaires ; il a donc fallu placer de solides étais à l'intérieur pour éviter toute dislocation des murs verticaux.

Quant au procédé employé pour effectuer ce transfert, il a été le même que celui habituellement usité en pareil cas. On a commencé par scier les murs horizontalement au niveau des fondations. On a pratiqué dans celles-ci des ouvertures qui ont permis de passer en dessous de solides poutres supportant tous les murs ; puis, au moyen de vérins, on a exhaussé la construction, de manière à la faire reposer sur un plancher métallique provisoire muni de galets, roulant sur des rails. Dans ces conditions, et sous l'effort des vérins agissant latéralement, on a pu faire avancer l'édifice avec une extrême lenteur. Dans le cas actuel, le pivotage a été obtenu par un plancher mobile analogue à celui des ponts tournants. Comme nous l'indiquons plus haut, les deux premières phases de l'opération ont été exécutées avec succès, et il ne reste plus qu'à pousser le théâtre jusqu'à son emplacement définitif sur les nouvelles fondations préparées pour le recevoir.



Un nouvel aviateur : le gyroplane Bréguet.

LE GYROPLANE BRÉGUET.

La maison Bréguet vient d'expérimenter un aviateur construit dans ses ateliers de Douai, et qui diffère essentiellement des divers systèmes imaginés en ces derniers temps.

L'appareil, établi sur les plans de M. Louis Bréguet, se compose d'un bâti affectant la forme générale d'une croix de Saint-André et dont chaque bras porte à son extrémité un système de huit palettes légèrement inclinées, susceptible de recevoir un mouvement giratoire. Ces trente-deux ailes présentent une surface totale de 25 mètres carrés. Au centre de la croix se trouve un moteur de 40 chevaux et, près de lui, très bas, le siège du pilote. Le poids total de l'aviateur et de l'aéronaute, en ordre de marche, atteint 578 kilos.

L'inventeur est parti de ce principe que les plans sustentateurs, au lieu d'être immobiles, étant animés d'un mouvement de rotation, doivent suffire à assurer élévation, sustentation, progression et équilibre. D'où le nom de *gyroplane*.

Il y a quelques jours, M. Volumand montait dans l'appareil et mettait les ailes en rotation à la vitesse de 78 tours par minute, le cercle décrit par la périphérie ayant un diamètre de 8 mètres. Il s'enleva presque instantanément et se maintint dans l'air pendant près d'une minute, à environ 60 centimètres du sol. Le pilote ayant ralenti progressivement la vitesse du moteur, le gyroplane reprit très doucement contact avec le sol.

Un appareil pesant près de 600 kilos a donc pu, par ses propres moyens, quitter le sol et se maintenir en l'air sans aucun déplacement transversal. C'est la première fois que semblable résultat est obtenu. L'Académie des sciences a été officiellement informée, et les grands maîtres de la physique et de la mécanique attendent, avec curiosité, des expériences plus pratiquement concluantes.

Quant aux inventeurs, forts de ce premier succès, ils étudient les modifications à apporter à leur aviateur pour lui permettre de se déplacer latéralement à la vitesse de 70 kilomètres à l'heure.

UNE INSTALLATION RADIOTÉLÉGRAPHIQUE.

Les bateaux de la Compagnie Transatlantique, qui sont actuellement les seuls navires de commerce français ayant à bord un poste radiotélégraphique, utilisent des appareils Marconi, et la compagnie française a dû accepter les conditions de la Compagnie Marconi qui lui interdit de communiquer avec d'autres appareils que les siens.

Le paquebot *Ile-de-France*, qui a quitté Marseille il y a quelques jours, est le premier navire de commerce français pourvu d'un système de radiotélégraphie lui permettant de communiquer avec tous les postes côtiers appartenant à l'administration des Postes et Télégraphes. Le système employé est celui d'un Français, M. Rochefort, qui emploie le récepteur au son du capitaine Ferrié. Il est à souhaiter que notre marine commerciale imite cet acte de patriotisme indépendant, d'autant plus qu'en vertu de la convention de Berlin, le veto de la Compagnie Marconi sera levé le 1^{er} juillet 1908.

Avant son départ, l'*Ile-de-France* a échangé des dépêches avec la tour Eiffel et avec le poste de la marine française d'Agde, établi à 200 kilomètres de Marseille.

LES PROGRÈS DU COMMERCE DE L'ALCOOL.

De 1905 à 1907, la production et la vente de l'alcool ont subi une augmentation très notable, bien faite pour montrer l'insuffisance des moyens employés dans notre pays pour lutter contre l'alcoolisme.

D'une part, le nombre des débitants de boissons a passé de 473.593 à 477.323, soit une augmentation de 3.730, provenant principalement de ce fait que les producteurs ont ouvert dans les villes un nombre plus considérable de débits en vue de faciliter l'écoulement de leurs récoltes.

Puis, la catégorie des marchands en gros de boissons a subi une augmentation de 1.621 unités, passant de 30.777 à 32.398.

Enfin les bouilleurs de cru et distillateurs de profession, de 8.881 en 1905, étaient, en 1906, au nombre de 9.601, soit une augmentation de 720.

Dans le groupe des fabricants et préparateurs d'alcool dénaturé, il y a eu diminution de 20 dénaturateurs, mais les quantités d'alcool soumises à la dénaturaison ont progressé de 73.288 hectolitres.

L'APPENDICITE EST-ELLE D'ORIGINE PARASITAIRE ?

On a souvent dit que l'appendicite pourrait bien être due, dans certains cas, à la présence de vers intestinaux. Des recherches faites dans les services de chirurgie, à Montpellier, ont fait voir au docteur Martin que les cas d'appendicite franchement parasitaire sont rares : 2 sur 500 ou 600.

D'autre part, d'après le professeur Vedel, les gens atteints d'appendicite seraient souvent porteurs de trichocéphales. Le docteur Martin constate qu'en effet, sur 100 malades atteints d'appendicite, 50 en moyenne ont des trichocéphales dans l'intestin. Et il lui semble difficile d'admettre que, sur des centaines d'opérés qui avaient le ver dans l'intestin, jamais celui-ci n'a existé dans l'appendice. Les probabilités sont qu'il y était, mais qu'il a échappé à l'observation. Toutefois, le docteur Martin, après avoir examiné des calculs appendiculaires à Montpellier, n'a pas trouvé trace des trichocéphales ou de leurs œufs ; par contre, à Paris, il les a souvent découverts. Par conséquent, à Paris tout au moins, l'appendicite parasitaire a une certaine fréquence : elle est plus rare à Montpellier. En tout cas, l'appendicite parasitaire, moins fréquente qu'on ne l'a dit, pourrait être plus fréquente qu'on ne le croit.

LE PORT DE SAINT-NAZAIRE.

Les ministres de la Marine, des Travaux publics et de l'Instruction publique — ce dernier, M. Aristide Briand, au titre d'enfant du pays — viennent d'inaugurer, à Saint-Nazaire-sur-Loire, un ensemble de travaux dont l'exécution n'a pas demandé moins de dix ans, et qui constituent pour ce port une importante amélioration : une nouvelle entrée mettant les bassins à flot en communication directe avec la haute mer.

Saint-Nazaire, au milieu du dix-neuvième siècle, encore, village de pêcheurs de six cents âmes, a pris le plus rapide essor, s'est développé en quelques bonds, pour ainsi dire, et cela grâce à l'activité infatigable, à l'initiative vaillante et continue des Nazairiens non moins qu'à une situation géographique exceptionnellement favorable et qui légitime pour l'avenir tous les rêves.

Protégé, vers le large, par ces deux sentinelles avancées que sont l'île d'Yeu et

Belle-Ile, par celle-ci, surtout, dont le mouillage est si sûr, Saint-Nazaire offre aux navires des conditions d'atterrissage admirables. C'est, par surcroît — et ce sera tant que les projets grandioses qu'on caresse à l'extrême pointe du Finistère ne seront pas réalisés — de tous les ports français ouverts sur l'Océan, le plus rapproché des principaux centres d'échanges à l'étranger. Pour lui, l'achèvement du canal de Panama ouvrira la porte à tous les espoirs.

Ce fut en 1837 que commença l'aménagement en port de commerce de cet ancien refuge de pilotes. En 1856, son premier bassin était ouvert. Il apparaissait, avant même son achèvement, comme insuffisant : c'est d'ailleurs une aventure assez commune, et qui se renouvelle un peu, on le verra, avec les travaux qu'on vient d'inaugurer. Dès 1857, donc, on attaqua le creusement du grand bassin de Penhouet, terminé en 1881. Puis on poursuivait la tâche en se préoccupant d'améliorer les abords du port, dont l'accès était menacé par la terrible barre des Charpentiers. On entreprit la lutte contre ce seuil, malgré l'avis des hydrographes. On le maîtrisa. On y ouvrit un chenal spacieux.

Cependant, on ne pénétrait alors dans le vieux bassin de Saint-Nazaire, qui commande le bassin de Penhouet, que par une entrée orientée vers la Loire, et perpendiculaire au grand axe des deux bassins. D'où nécessité de manœuvres infiniment délicates, et dont la difficulté, le péril, même, s'augmentaient à mesure qu'allaient croissant les dimensions des grands paquebots. Pour remédier à cet état de choses, on entreprit, en 1896, la construction de l'entrée aujourd'hui en service, ouverte dans l'axe même des bassins.

L'ensemble des travaux effectués comprend, précédée de deux jetées encadrant un avant-port, une écluse de 30 mètres de largeur et de 211 mètres de longueur utile, agencée avec les derniers perfectionnements, et qui permettra le passage constant, de jour et de nuit, aux plus grands navires fréquentant le port ; enfin un quai de marée, établi dans l'avant-port. Le tout a coûté 16 millions.

Pour aujourd'hui, cela est parfait : cette entrée peut éclipser des navires de 9 m. 50 de tirant d'eau et de plus de 200 mètres de longueur. Et la *Provence*, le plus grand des paquebots français, n'a que 190 mètres de longueur. Mais les Nazairiens, et aussi leurs voisins nantais, plus solidaires entre eux qu'on ne l'imagine, commencent, avant même de souffler, à penser à demain.

Les dimensions des navires grandissent sans cesse : la *Lusitania* a 250 mètres de long ! Pour soutenir la lutte avec ces concurrents redoutables que sont les Anglais et les Allemands, notre Compagnie Transatlantique, bien décidée à tous les efforts, devra quelque jour, peut-être prochain, accroître aussi les proportions de ses *liners*. Or, on ne saurait prendre au sérieux le moyen de fortune dont on a parlé à l'occasion des fêtes de Saint-Nazaire, qui consisterait, pour ces monstres, à attendre hors du port l'heure de la pleine mer avant de franchir l'écluse. Ce sont des façons d'un autre âge. Saint-Nazaire le sait, et, en même temps qu'il va s'occuper d'améliorer encore son chenal vers les Charpentiers, de surélever le plan d'eau de ses bassins — des crédits sont déjà votés — il songera à faire mieux encore. Qui s'arrête sur la voie du progrès est trop vite laissé en arrière.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

ODETTE, par Marcel Baschet.

Nul procédé d'art ne saurait rivaliser avec le pastel quand il s'agit de traduire le charme féminin ou les grâces fragiles de l'enfance. Les nécessités mêmes du métier, une technique qui ne permet que des retouches limitées et arrêterait net la main impuissante et mal sûre d'elle-même, imposent à l'artiste une spontanéité, une franchise d'exécution, une virtuosité sans lesquelles il n'est point de salut, point de succès. La gaucherie, la brutalité comme la lourdeur sont ici inadmissibles. Mais, sous la caresse légère et savante des pâtes friables, les carnations les plus délicates, les épidermes les plus transparents revivent sur la toile ou le papier dans leur fleur, les chevelures les plus soyeuses ondulent en nues floconneuses, en flots transparents, traversés de vivante lumière. Seul un portraitiste maître de lui, depuis longtemps attentif à saisir les plus fugitifs reflets qu'un passager sourire, une brève songerie met dans les yeux, au coin des lèvres, l'ombre qui passe sur un front, peut ambitionner de triompher dans ce genre subtil et périlleux.

Dans le pastel que reproduit notre hors texte, M. Marcel Baschet est arrivé à l'extrême liberté de facture, à la perfection même, et cette étude, qu'on dirait exécutée comme en se jouant, d'une jolie frimousse de fillette bien sage, s'enlevant simplement, en lumière, toute blonde et rose sur le fond velouté de la toile, est d'une prodigieuse dextérité et dégage une irrésistible séduction.

LE CAS DE M. ARCHIMBAUD

Le 15 septembre dernier, M. Léon Archimbaud a été élu, par 9.167 voix, député de la Drôme, en remplacement de M. Evesque, décédé, battant à une forte majorité un concurrent radical-socialiste comme lui, M. Magnan, avocat à la cour d'appel de Paris, qui a obtenu 2.434 voix seulement. Enfant du pays, né à Poyols en 1880, l'heureux vainqueur n'a que vingt-sept ans ; il va donc être le plus jeune membre de la Chambre, où, rapprochement assez curieux, il représentera le département singulièrement privilégié dont un des élus, le vénérable M. Fayard, est le doyen d'âge du Sénat.

Cette qualité d'Éliacin du Palais-Bourbon, cette coïncidence, auraient pu attirer un instant l'attention sur le nouveau législateur ; elles n'eussent pas suffi à en faire



M. Léon Archimbaud. — Phot. Manuel.

un « homme du jour ». Sans histoire, sans passé politique, hier encore inconnu du public, peut-être, comme tant d'autres, malgré ses mérites, était-il destiné à un honorable effacement dans les rangs de la troupe parlementaire. Mais M. Archimbaud se révèle en des conditions exceptionnellement « avantageuses ». Premièrement, il se présente avec le prestige d'un réformateur aussi audacieux qu'original ; car, son brillant succès électoral, remporté d'emblée, il le doit surtout à ce qu'on appelle aujourd'hui un « beau geste » : il a promis de protester énergiquement à la tribune contre l'élévation de l'indemnité législative à 15.000 francs et de prêcher d'exemple en sacrifiant aux besoins de ses électeurs le supplément de 6.000 francs. Secondement, il se trouve, au point de vue du service militaire, dans une situation peu claire, sinon irrégulière : a-t-il satisfait à la loi de recrutement ? Est-il pasteur protestant ? Ne l'est-il pas ? Problème compliqué, sujet de vives polémiques de presse préjudicant au

M^{lle} Marie Leconte (Jacqueline de Juvigny). M. Georges Berr (Ernest Vernet). « L'AMOUR VEILLE » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Scène du 3^e acte.

procès que M. Archimbaud va soutenir, assisté de son compatriote, M^e Maurice Long, et au bruit que son « cas » ne manquera pas de faire dans le Landerneau du quai d'Orsay.

Et voilà comment, même avant l'ouverture de la prochaine session, même avant d'avoir pris séance, le nouveau député de Die a la rare fortune de jouir déjà d'une quasi-célébrité.

LES THÉÂTRES

Décidément, la Comédie-Française aura une saison prospère. Voici à son actif un second succès, et tout à fait brillant, celui de *L'Amour veille*, comédie en quatre actes de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers. Esprit pétillant, émotion délicate, philosophie légère et souriante, tout ce qui peut le mieux plaire au public est prodigué dans cette pièce exquise dont *L'Illustration* offrira le régal à ses lecteurs. Et *L'Amour veille* est admirablement mis en scène et joué par MM. Georges Berr, Grand, Coquelin cadet, Numa, par M^{mes} Leconte, Pierson, Kolb, Lara et par une lauréate des derniers concours du Conservatoire qui promet d'égaliser les meilleures de nos grandes coquettes : M^{lle} Provost, élève de M. Leloir. La scène que représente notre gravure est une des plus divertissantes de la pièce. Jacqueline de Juvigny vient d'apprendre que son mari l'a trompée ; elle lui avait juré qu'elle lui rendrait, en un tel cas, la pareille ; elle accourt donc chez un ami de la famille, le jeune savant Ernest Vernet ; mais elle ne peut s'y résoudre à cesser d'être vertueuse ; et, comme, de son côté, il s'enhardit jusqu'à quelques privautés, elle s'enfuit à travers la vaste pièce, tout ne autour des meubles et, finalement, s'élance sur la petite échelle de la bibliothèque et s'y réfugie sur le plus haut échelon. M^{lle} Leconte et M. Georges Berr jouent à ravir cette scène amusante.

La Comédie a repris, d'autre part, l'agréable pièce de M. Alfred Capus : *Notre*

Jeunesse, pour y faire débiter une artiste déjà connue depuis longtemps, applaudie encore l'an dernier à l'Odéon : M^{lle} Suzanne

Devoyod. La pièce et sa nouvelle et principale interprète ont, ensemble, retrouvé le succès auquel elles avaient été jusqu'à présent accoutumées séparément.

Autres reprises et autres débuts, à l'Opéra-Comique et à l'Odéon.

À l'Opéra-Comique, reprise du *Barbier de Séville* pour les débuts de M. Vigneau, élève de M. Isnardon, dans le rôle de Figaro. Jolie voix, interprétation pleine de verve.

À l'Odéon, reprise de *L'Arlésienne*, pour les débuts de M. Leroy, élève de M^{me} Sarah Bernhardt, dans le rôle de Frederi. Jeu plein de distinction et articulation excellente.

Toujours à l'Odéon, autre début encore : celui de... Henrik Ibsen, représenté pour la première fois sur un théâtre subventionné de France, avec *le Canard sauvage*, que M. Antoine avait joué au Théâtre-Libre en 1891. Le drame émouvant d'Ibsen a, semble-t-il, pris une ampleur nouvelle sur cette scène plus vaste.

Enfin le Gymnase a repris *Mademoiselle Josette, ma femme*, pour remplacer *Joujou tragique*, et l'Ambigu : *la Fille des chiffonniers*, un vieux mélo bien charpenté, de 1860, pour succéder au *Curé de Foreville*.

MM. Tristan Bernard et Alfred Athis ont donné aux Nouveautés *Cabotine*, comédie-vaudeville qui ne dédaigne pas d'aller jusqu'à la farce, une farce, il est vrai, pétrie de malice et de bonhomie, apprêtée avec toutes les ressources acquises par une profonde habitude de la « cuisine » théâtrale. Des jeux de scène ingénieusement présentés et renouvelés amusent le public qui applaudit non seulement les auteurs, mais les interprètes : MM. Girier, Germain, Leubas, Colombey ; M^{mes} Templey, Gense, Rosine Maurel, Clairville.

Un nouveau théâtre lyrique doit être créé par les frères Isola afin de mettre à la portée des petites bourses des représentations irréprochables de nos meilleurs opéras et drames lyriques, de nos plus brillants opéras-comiques. En attendant l'inauguration de ce théâtre populaire — en janvier prochain, assure-t-on — MM. Isola ont réouvert la salle municipale — très embellie — de la Gaîté pour nous y faire entendre M^{me} Marie Delna dans *la Vivandière*, de Benjamin Godard, qu'elle avait jouée, avec un succès éclatant, le 1^{er} avril 1895. M^{me} Delna avait, toute jeune, renoncé au théâtre pour se marier ; elle revient sur la scène en pleine possession de la voix splendide et du jeu large et profond qui l'ont placée, dès ses débuts, au rang des grandes cantatrices ; elle est de nouveau applaudie, acclamée chaque soir. Et l'ensemble de la représentation est excellent.

M^{me} Marie Delna, dans *la Vivandière*, au théâtre lyrique de la Gaîté. — Phot. Paul Boyer.